

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de
la Langue Française (INaLF)

Catilina [Document électronique] : tragédie / par M. de Crébillon

ACTE O SCENE 1

p168

La scène est dans le temple de Tellus.

p169

Catilina, Lentulus.

Catilina.

Cesse de t' effrayer du sort qui me menace :
plus j' y vois de périls, plus je me sens d' audace ;
et l' approche du coup qui vous fait tous trembler,
loin de la ralentir, sert à la redoubler.

Crois-moi, sois sans détour pour un ami qui t' aime.
Dans le fond de ton coeur je lis mieux que toi-même,
Lentulus ; et le mien ne peut voir sans pitié
ce qu' un ambitieux coûte à ton amitié.

Ce tyran des romains, l' amour de la patrie,
te trompe, et se déguise en frayeur pour ma vie.
Est-ce à moi d' abuser du penchant malheureux
qui te fait une loi de tout ce que je veux ?

Issu des Scipions, tu crains qu' à ta mémoire
on ne refuse un jour place dans leur histoire ;

p170

et le rang de préteur, qui te lie au sénat,
trouble en un conjuré le coeur du magistrat.
Tu crains pour Rome enfin ; voilà ce qui t' arrête,
quand tu ne crois ici craindre que pour ma tête.

Va, de trop de remords je te vois combattu,
pour te ravir l' honneur d' un retour de vertu.

Lentulus.

Catilina, laissons un discours qui m' offense ;

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

tes soupçons sont toujours trop près de ta prudence.
à force de vouloir approfondir un coeur,
un faux jour a souvent produit plus d' une erreur ;
et les plus éclairés ont peine à s' en défendre :
mais un chef de parti ne doit point s' y méprendre.
D' entre les conjurés distingue tes amis,
et qu' un discours sans fard leur soit du moins permis.
De toutes les grandeurs qui feront ton partage
je ne t' ai demandé que ce seul avantage ;
laisse-m' en donc jouir : mon amitié pour toi
n' a que trop signalé sa constance et sa foi.
Dis-moi, si ta fierté jusque-là peut descendre,
de tant d' excès affreux ce que tu peux prétendre.
Pourquoi faire égorger Nonius cette nuit ?
Et de ce meurtre enfin quel peut être le fruit ?
Catilina.
Celui d' épouvanter le premier téméraire
qui, de mes volontés secret dépositaire,
osera comme lui balancer un moment,
et s' exposer aux traits de mon ressentiment.

p171

Lentulus dans le fond doit assez me connoître
pour croire que je n' ai sacrifié qu' un traître ;
et que ces cruautés, qui lui font tant d' horreur,
sont de ma politique, et non pas de mon coeur.
Ce qui semble forfait dans un homme ordinaire,
en un chef de parti prend un aspect contraire ;
vertueux ou méchant au gré de son projet,
il doit tout rapporter à cet unique objet :
qu' il soit cru fourbe, ingrat, parjure, impitoyable,
il sera toujours grand s' il est impénétrable,
s' il est prompt à plier, ainsi qu' à tout oser,
et qu' aux yeux du public il sache en imposer.
Il doit se conformer aux moeurs de ses complices,
porter jusqu' à l' excès les vertus et les vices,
laisser de son renom le soin à ses succès.
Tel on déteste avant que l' on adore après.
Je ne vois sous mes lois qu' un parti redoutable,
à qui je dois me rendre encor plus formidable :
s' il ne se fût rempli que d' hommes vertueux,
je n' aurois pas de peine à l' être encor plus qu' eux.
Hors Céthégus et toi, dignes de mon estime,
le reste est un amas élevé dans le crime,
qu' on ne peut contenir sans les faire trembler,
et qui n' aiment qu' autant qu' on sait leur ressembler.
Un chef autorisé d' une juste puissance
soumet tout d' un coup d' oeil à son obéissance ;
mais, dès qu' il est armé pour troubler un état,
il trouve un compagnon dans le moindre soldat ;

p172

et l' art de le soumettre exige un art suprême,
plus difficile encor que la victoire même.
Lentulus.
Songe à les subjuguier sans te rendre odieux.
Mais avant que le jour nous surprenne en ces lieux,
au temple de Tellus dis-moi ce qui t' appelle ;
son grand-prêtre Probus te sera-t-il fidèle ?
Quoique rien en ces lieux ne borne son pouvoir,
je ne sais si Probus remplira notre espoir.
Il est vrai qu' à ses soins nous devons cet asile,
dont il nous rend l' accès aussi sûr que facile ;
mais au nouveau consul le grand-prêtre est lié
par l' intérêt, le sang, l' orgueil, ou l' amitié.
Lorsqu' à des conjurés ses pareils s' associent,
c' est par des trahisons que tous se justifient.
Aujourd' hui le sénat doit s' assembler ici ;
ce n' est pas cependant mon plus cruel souci :
je crains, je l' avouerai, les fureurs de Fulvie,
et je crains encor plus ton amour pour Tullie,
fille d' un ennemi dangereux et jaloux,
de Cicéron enfin, l' objet de ton courroux.
Eh ! Comment, dans un coeur qu' un si grand soin
entraîne,
peux-tu concilier tant d' amour et de haine ?
L' amour, pour tes pareils, auroit-il des appas ?
Catilina.
Ah ! Si je le ressens, je n' y succombe pas.
Qu' un grand coeur soit épris d' une amoureuse flamme,
c' est l' ouvrage des sens, non le foible de l' ame ;

p173

mais dès que par la gloire il peut être excité,
cette ardeur n' a sur lui qu' un pouvoir limité :
c' est ainsi que le mien est épris de Tullie ;
ses graces, sa beauté, sa fière modestie,
tout m' en plaît, Lentulus ; mais cette passion
est moins amour en moi qu' excès d' ambition.
Malgré tous les objets dont son orgueil se pare,
Tullie est-ce que Rome eut jamais de plus rare ;
je vois à son aspect tout un peuple enchanté,
et c' est de tant d' attraits le seul qui m' ait tenté.
Sans la foule des coeurs qui s' empressent pour elle
Tullie à mes regards n' eût point paru si belle ;
mais je n' ai pu souffrir que quelque audacieux
vînt m' enlever un bien qu' on croit si précieux.
Enfin je l' ai conquis ; et sans cette victoire
je croirois aujourd' hui que tout manque à ma gloire.
Ce n' est pas que l' amour en soit le seul objet ;
loin que de mes desseins il suspende l' effet,

cette flamme, où tu crois que tout mon coeur
s' applique,
est un fruit de ma haine et de ma politique :
si je rends Cicéron favorable à mes feux,
rien ne peut désormais s' opposer à mes vœux ;
je tiendrai sous mes lois et la fille et le père,
et j' y verrai bientôt la république entière.
Je sais que ce consul me hait au fond du coeur,
sans oser d' un refus insulter ma faveur ;
il craint en moi le peuple, et garde le silence.
Mais, tandis qu' entre nous Rome tient la balance,

p174

j' ai cru devoir toujours poursuivre avec éclat
un hymen qui le perd dans l' esprit du sénat.
Au temple de Tellus voilà ce qui m' appelle.
Probus, qu' à Cicéron je veux rendre infidèle,
m' y sert à ménager des traités captieux,
où sans rien terminer je les trompe tous deux.
Mais, loin de confier nos desseins au grand-prêtre,
de ses propres secrets je suis déjà le maître.
J' ai flatté son orgueil par le pontificat ;
j' ai parlé pour lui seul en public, au sénat,
tandis que pour César, aidé de Servilie,
j' engageois Cicéron, trompé par Césonie.
Enfin Probus sait trop que, s' il m' osoit trahir,
il ne me faut qu' un mot pour le faire périr ;
même ici par ses soins je dois revoir Tullie.
Ne crains point cependant le courroux de Fulvie ;
son coeur fut trop à moi pour en redouter rien.
Lentulus.
Elle a trop pénétré l' artifice du tien
pour ne se point venger de tant de perfidie :
elle est femme, jalouse, imprudente, hardie ;
elle sait tout ; bientôt nous serons découverts,
et je n' entrevois plus que de tristes revers.
Que faisons-nous dans Rome ? Et sur quelle
espérance
parmi tant d' ennemis avoir tant d' assurance ?
Contre César et toi les clameurs de Caton
ne cessent d' irriter Antoine et Cicéron :
ces deux consuls, tous deux amis de la patrie,

p175

brûlant de cet amour que tu nommes manie,
peut-être trop instruits de nos desseins secrets
préviendront d' un seul coup ta haine et tes projets.

Déjà de toutes parts je vois grossir l' orage :
Crassus devient suspect ; t' en faut-il davantage ?
Et tu n' ignores pas que depuis plus d' un jour
les lettres de Pompée annoncent son retour ;
que Pétréius, suivi de nombreuses cohortes,
bientôt de Rome même occupera les portes.
César, dont le génie égale le grand coeur,
t' accuse d' imprudence et de trop de lenteur.
Catilina.

Oui, je sais que César desire ma retraite,
pour briguer au sénat l' honneur de ma défaite,
pour voir nos légions marcher sous ses drapeaux,
et pour profiter seul du fruit de mes travaux ;
mais, si le sort répond à l' espoir qui m' anime,
je ferai de César ma première victime :
il est trop jeune encor pour me donner la loi,
et je n' en veux ici recevoir que de moi.
Qu' ai-je à craindre dans Rome, où le peuple m' adore,
où je veux immoler ce sénat que j' abhorre ?
Le péril est égal ainsi que la fureur ;
et j' ai de plus sur eux ma gloire et ma valeur.
L' exemple de Sylla n' a que trop fait connoître
combien il est aisé de leur donner un maître ;
et ce Pompée enfin, si fameux aujourd' hui,
tremblera devant moi comme il fit devant lui.

p176

Manlius, avec nous toujours d' intelligence,
aussi prompt que toi-même à servir ma vengeance,
avec sa légion doit joindre Célius,
et Céson avec lui rejoindre Manlius.
Sunnon, des fiers gaulois le ministre fidèle,
qui les voit menacés d' une guerre nouvelle,
habile à profiter de celle des romains,
doit de tout son pouvoir appuyer nos desseins.
Cesse de lü a l 1
cesse de m' opposer une crainte frivole ;
dès demain je serai maître du capitole :
c' est du haut de ces lieux que, tenant Rome aux fers,
je veux avec les dieux partager l' univers.
Rome, je n' ai que trop fléchi sous ta puissance ;
mais je te punirai de mon obéissance.
Pardonne ce courroux à la noble fierté
d' un coeur né pour l' empire, ou pour la liberté.
Lentulus.
Ah ! Je te reconnois à ce noble langage :
Rome même est trop peu pour un si grand courage ;
remplis ton sort, fais voir à l' univers jaloux
qu' il ne devoit avoir d' autres maîtres que nous.
Adieu, Catilina. Probus vient : je te laisse.
Catilina.

Va ; dis à Céthégus qu' il tienne sa promesse :
l' un et l' autre en secret daignez voir Manlius,
et faites observer Fulvie et Curius.

ACTE 1 SCENE 2

p177

Catilina, Probus.

Probus.

Eh quoi ! Seigneur, c' est vous que votre vigilance
a conduit le premier aux autels que j' encense !
Saviez-vous que Tullie y d  t porter ses pas ?

Catilina.

Je le sais, cependant je ne l' y cherche pas ;
votre intérêt, Probus, est tout ce qui m' amène,
et mon coeur à vous seul veut confier sa peine.

César, que Cicéron appuyoit au sénat,
César est désormais sûr du pontificat ;

il l' emporte sur vous, et son audace extrême
veut soumettre à ses lois la religion même.

J' ai cru de Cicéron, qui vous est allié,
que mon parti pour vous seroit fortifié,
ou qu' il choisiroit mieux du moins votre adversaire ;
mais ses trésors ont fait ce que je n' ai pu faire :
c' est ainsi qu' aujourd' hui se gouvernent les lois.

Ce sénat, le modèle et le tuteur des rois,
qui fit à l' univers admirer sa justice,
qui punissoit de mort un soupçon d' avarice,
qui puisoit ses décrets dans le conseil des dieux,
vend ce qu' à la vertu r  servoient nos aïeux.
Je vois avec douleur que cet affront vous blesse.

p178

Probus.

Eh ! Ce n' est pas moi seul, seigneur, qu' il
intéresse ;
il rejaillit sur vous encor plus que sur moi,
vous qu' un vil orateur fait plier sous sa loi ;
vous qui jusqu' à ce jour, armé d' un front terrible,
des coeurs audacieux f  tes le moins flexible ;
qui d' un sénat tremblant à votre fier aspect
forchiez d' un seul regard l' insolence au respect :
   sa voix aujourd' hui plus soumis qu' un esclave,
enfin à votre tour vous souffrez qu' on vous brave ;
et vous abandonnez le soin de l' univers

à des hommes sans nom qui mettent Rome aux fers.
Eh ! Que m'importe à moi que le sénat m'outrage,
que la corruption mette à prix son suffrage ?
L'univers ne perd rien à mon abaissement,
mon nom ni mes vertus n'en font pas l'ornement ;
les dieux ne m'ont point fait pour le régir en maître :
vous seul... mais désormais méritez-vous de l'être
avec une valeur qui n'oseroit agir,
et ce front outragé qui ne sait que rougir ?
Quoi ! Pour vous engager à sauver la patrie
faudra-t-il qu'avec moi tout un peuple s'écrie :
" la mort nous a ravi Marius et Sylla ;
qu'ils revivent en toi, règne, Catilina ? "
Catilina.
Probus, ne tentez point une indigne victoire.
Les crimes du sénat ne souillent point ma gloire ;
je frémis comme vous de tout ce que j'y vois,

p179

de l'abus du pouvoir, et du mépris des lois ;
j'admire en vous sur-tout cette âme bienfaisante
que l'approche des dieux rend si compatissante :
mais parmi tant d'objets cités pour m'émouvoir
vous en oubliez un.
Probus.
Quel est-il ?
Catilina.
Mon devoir.
à combien de desirs il faut que l'on s'arrache,
si l'on veut conserver une vertu sans tache !
L'outrage n'est suivi d'aucun ressentiment
dès que le bien public s'oppose au châtement ;
ses intérêts sacrés sont notre loi suprême,
et s'immoler pour eux c'est vivre pour soi-même.
Considérez ce temple orné de mes aïeux,
que Rome a cru devoir placer parmi vos dieux ;
le sang qu'ils prodiguoient pour cette auguste mère
n'a laissé dans son sein qu'un fils qui la révère ;
et, tout muets qu'ils sont, ces marbres généreux
ne m'en disent pas moins qu'il faut l'être autant
qu'eux.
Rome ne me doit rien, et je lui dois la vie.
Probus.
Ainsi vous souffrirez qu'elle soit asservie ;
qu'un peuple qui vous a nommé son protecteur
soit réduit à chercher un autre défenseur.
En vain, fondant sur vous sa plus chère espérance,
Rome vous élevoit à la toute-puissance :

p180

j' entrevois dans le coeur d' un fier patricien
les foiblesses de coeur d' un obscur plébéien ;
et c' est Catilina qui seul ici protège
un reste de sénat impur et sacrilège,
un tas d' hommes nouveaux proscrits par cent décrets,
que l' orgueilleux Sylla dédaigna pour sujets !
Disparu dans l' abyme où son orgueil le plonge,
les grandeurs du sénat ont passé comme un songe :
non, ce n' est plus ce corps digne de nos autels,
où les dieux opinoient à côté des mortels ;
de ce corps avili Minerve s' est bannie
à l' aspect de leur luxe et de leur tyrannie ;
on ne voit que l' or seul présider au sénat,
et de profanes voix fixer le consulat.
Enfin Rome n' est plus, sans le secours d' un maître ;
et qui d' eux plus que vous seroit digne de l' être ?
César semble promettre un heureux avenir,
que peut-être moins jeune il osera ternir :
Lucullus n' est plus rien, et son rival Pompée
n' a pour lui qu' un bonheur où Rome s' est trompée.
Crassus, plein de desirs indignes d' un grand coeur,
borne à de vils trésors les soins de sa grandeur :
Cicéron, ébloui du feu de son génie...
mais je veux respecter le père de Tullie.
Pour Caton, je n' y vois qu' un courage insensé,
un faste de vertu qu' on a trop encensé.
Le reste n' est point fait pour prétendre à l' empire ;
c' est à vous seul, seigneur, que j' ose le prédire.

p181

Quelle gloire pour vous, en domptant les romains,
de pouvoir vous vanter au reste des humains
que, sans avoir des dieux emprunté le tonnerre,
un seul homme a changé la face de la terre !
Catilina.
Ministre des autels, que me proposez-vous ?
Probus.
La gloire de bien faire, et le salut de tous ;
ce qu' un grand coeur, flatté de cet honneur suprême,
auroit dû dès long-temps se proposer lui-même.
Catilina.
Ah, Probus ! Je l' avoue, une si noble ardeur
porte des traits de feu jusqu' au fond de mon coeur ;
je sens que malgré moi mes scrupules vous cèdent.
Probus.
Hé bien ! Qu' à ce remords de prompts effets
succèdent :
d' armes et de soldats remplissons tous ces lieux
où le sénat impie ose troubler mes dieux ;
dans un sang ennemi...

ACTE 1 SCENE 3

Tullie, Catilina, Probus.

Probus.

Mais j' aperçois Tullie.

Catilina.

Ne vous éloignez point, cher Probus, je vous prie :

p182

j' ai besoin de conseil dans le trouble où je suis ;
et je vous rejoindrai bientôt, si je le puis.

Probus se retire dans le fond du théâtre.

ACTE 1 SCENE 4

Catilina, Tullie.

Catilina.

Quoi ! Madame, aux autels vous devancez l' aurore !

Eh ! Quel soin si pressant vous y conduit encore ?

Qu' il m' est doux cependant de revoir vos beaux yeux,
et de pouvoir ici rassembler tous mes dieux !

Tullie.

Si ce sont là les dieux à qui tu sacrifies,
apprends qu' ils ont toujours abhorré les impies,
et que si leur pouvoir égalait leur courroux
la foudre deviendrait le moindre de leurs coups.

Catilina.

Tullie, expliquez-moi ce que je viens d' entendre ;
ma gloire et mon amour craignent de s' y méprendre ;
et si nous n' étions seuls, malgré ce que je voi,
je ne croirois jamais que l' on s' adresse à moi.

Tullie.

Ah ! Ce n' est qu' à vous seuls, grands dieux ! Que je
m' adresse,

et non à des cruels qu' aucun remords ne presse ;
monstres, dont la fureur brave les immortels,
et que le crime suit jusqu' au pied des autels ;

p183

qui, tout baignés d' un sang qui demande vengeance,
osent des dieux vengeurs insulter la présence.

Le sang de Nonius versé près de ces lieux
fume encore ; et voilà l' encens qu' on offre aux
dieux !

La sacrilège main qui vient de le répandre
n' attend plus qu' un flambeau pour mettre Rome en

cendre.

Ce n' est point Mithridate, ennemi des romains,
ni le gaulois altier, qui forme ces desseins ;
grands dieux ! C' est une main plus fatale et plus
chère,

qui menace à-la-fois la patrie et mon père :

ces excès de fureur, inconnus à Sylla,
n' étoient faits que pour toi, traître Catilina.

Catilina.

D' un reproche odieux réprimez la licence,
madame, ou contraignez vos soupçons au silence ;

songez pour violer le respect qui m' est dû

qu' il faut auparavant que je sois convaincu ;

qu' il faut l' être soi-même avant que d' oser croire

la moindre lâcheté qui peut flétrir ma gloire ;

que l' amour est déchu de son autorité

dès qu' il veut de l' honneur blesser la dignité :

souvenez-vous enfin qu' un généreux courage

pardonne à qui le hait, mais point à qui l' outrage.

Tullie.

Et qu' ai-je à redouter de ton inimitié ?

Tu ne me verras point implorer ta pitié,

cruel ! Tu peux porter à la triste Tullie

tous les coups que ta main réserve à la patrie ;

p184

borne tes cruautés à déchirer un coeur
qui s' est déshonoré par une lâche ardeur ;
ce coeur, que trop long-temps a souillé ton image,
n' est plus digne aujourd' hui que d' opprobre et
d' outrage ;

rien ne peut expier la honte de mes feux :

mais ne présume pas que ce coeur malheureux,

que tes fausses vertus t' ont rendu favorable,

t' épargne un seul moment dès qu' il te sait coupable ;

tu le verras plus prompt à s' armer contre toi

qu' il ne le fut jamais à t' engager sa foi.

Grands dieux ! N' ai-je brûlé d' une flamme si pure
que pour un assassin, un rebelle, un parjure !

Et le barbare encore insulte à ma douleur !

Il veut que mon devoir respecte sa fureur !

Mais, cruel ! Mon amour n' en sera point complice ;

dût-on charger ma main du soin de ton supplice,

je n' hésiterai point à te sacrifier.

Tu n' as plus qu' un moment à te justifier.

Catilina.

Et de quoi voulez-vous que je me justifie ?

Tullie.

D' un complot qui bientôt te coûtera la vie.

Mais puisque ton orgueil s' obstine à le nier,

et que tu me réduis, traître, à t' humilier,

esclave, paraissez.
ACTE 1 SCENE 5

p185

Catilina, Tullie ; Fulvie, *déguisée*
en esclave .

Catilina, *à part* .

Que vois-je ? C' est Fulvie !

Tullie, *à Fulvie* .

Parlez ; je vous l' ordonne au nom de la patrie.

Fulvie.

Qui ? Moi parler, madame ! à quel péril affreux
exposez-vous ici les jours d' un malheureux !

D' un romain, quel qu' en soit le rang et la naissance,
je sais combien je dois respecter la présence ;
de celui-ci sur-tout je redoute l' aspect.

Tullie.

Parlez, et dépouillez ce frivole respect :
un esclave enhardi par le salut de Rome
doit-il tant s' effrayer à l' aspect d' un seul homme ?

Connoissez-vous celui qui paroît à vos yeux ?

Répondez ; quel est-il ?

Fulvie.

C' est un séditieux ;

je ne connois que trop ce mortel redoutable,
et le plus grand de tous, s' il étoit moins coupable.

Oui, madame, c' est lui ; voilà le furieux

qui veut souiller de sang sa patrie et ses dieux,

p186

égorger le sénat, immoler votre père,
et la flamme à la main désoler Rome entière.

Catilina, *feignant de ne pas reconnoître Fulvie* .

Quoi ! Vous osez commettre un homme tel que moi
avec des malheureux si peu dignes de foi !

Et vous me réduisez à souffrir qu' un esclave,
au mépris de mon rang, me flétrisse et me brave !

Ah ! C' est pousser l' injure et l' audace trop loin.

Tullie.

Ingrat, rougis du crime, et non pas du témoin :
mais en vain ton orgueil s' attache à le confondre ;
vanter ta dignité, ce n' est pas me répondre.

Adieu.

à Fulvie.

vous, suivez-moi.

Catilina, *arrétant Fulvie* .

Non, non, il n' est plus temps,
cet esclave est chargé d' avis trop importants :
d' ailleurs dès qu' avec lui vous osez me commettre
souffrez qu' en d' autres mains je puisse le remettre.
Probus, venez à nous.

ACTE 1 SCENE 6

Catilina, Tullie, Fulvie, Probus.

Tullie.

Quel est donc ton dessein ?

p187

Catilina.

C' est au nom du sénat et du peuple romain,
qui de ces lieux sacrés vous fit dépositaire,
Probus, qu' entre vos mains je mets ce téméraire.

Tullie.

En vain par ce dépôt tu crois m' en imposer,
je vois à quel dessein tu veux en disposer.

Catilina.

Non ; loin que ma fierté désormais le récuse,
c' est devant le sénat que je veux qu' il m' accuse :
puisqu' il doit en ces lieux s' assembler aujourd' hui,
c' est à Probus, madame, à répondre de lui.

Songez, Catilina, qu' il y va de ta vie.

Catilina.

Allez ; songez, madame, à sauver la patrie :
c' est des jours d' un ingrat prendre trop de souci ;
et l' amour n' a plus rien à démêler ici.

ACTE 1 SCENE 7

Catilina.

Qu' aurois-je à redouter d' une femme infidèle ?
Où seront ses garants ? Et d' ailleurs que sait-elle ?
Quelques vagues projets dont l' imprudent Caton
nourrit depuis long-temps la peur de Cicéron ;
projets abandonnés, mais dont ma politique
par leur illusion trompe la république,

p188

sait de ce vain fantôme occuper le sénat,
l' effrayer d' un faux bruit, ou d' un assassinat,

et ne lui laisser voir que des mains meurtrières,
tandis qu' un grand dessein échappe à ses lumières.
Maître de mes secrets, j' ai pénétré les siens ;
et Lentulus lui-même ignore tous les miens :
de cent mille romains armés pour ma querelle
aucun ne se connoît, tous combattront pour elle.
De l' un des deux consuls je me suis assuré ;
plus que moi contre l' autre Antoine est conjuré ;
César ne doit qu' à moi sa dignité nouvelle,
et je sais qu' à ce prix il me sera fidèle.
Voilà comme un consul qui pense tout prévoir
souvent pour mes desseins agit sans le savoir.
L' africain peu soumis, le gaulois indomptable,
tout l' univers enfin, las d' un joug qui l' accable,
n' attend pour éclater que mes ordres secrets ;
et Cicéron n' est point instruit de mes projets.
Ce n' est pas dans tes murs, Rome, que je m' arrête ;
des cris du monde entier j' ai grossi la tempête :
mon coeur n' étoit point fait pour un simple parti
que le premier revers eût bientôt ralenti ;
j' ai séduit tes vieillards ainsi que ta jeunesse,
César, Sylla, Crassus, et toute ta noblesse.
Mais il faut retourner à Probus qui m' attend :
ménageons avec lui ce précieux instant,
pour rendre sans effet le courroux de Tullie,
et pour mettre à profit les fureurs de Fulvie.

p190

Soutiens, Catilina, tes glorieux desseins :
maître de l' univers, si tu l' es des romains,
c' est aujourd' hui qu' il faut que ton sort
s' accomplisse,
que Rome à tes genoux tombe, ou qu' elle périsse.

ACTE 2 SCENE 1

Fulvie, Probus.

Fulvie.

N' abusez point, Probus, de l' état où je suis ;
je vous perdrai : du moins songez que je le puis.
Vous croyez, à l' abri de votre caractère,
pouvoir impunément défier ma colère,
et que mon coeur, tremblant à l' aspect de ce lieu,
va mettre au même rang le ministre et le dieu :
et quel ministre encore ! Un sacrilège, un traître,
qui, de Catilina devenu le grand-prêtre,
des Tarquins sur son front veut ceindre le bandeau,
et du sang des romains nourrir ce dieu nouveau ;
lâche, qui se dévoue aux amours de Tullie,

qui, de ses propres dieux profanateur impie,
prête leur sanctuaire à des feux criminels,
deshonore le prêtre, et souille les autels.

Probus.

Cédez moins au torrent de votre jalousie ;
et, loin de m' offenser, écoutez-moi, Fulvie :

p191

considérez l' abyme où va vous engager
une folle habitude à ne rien ménager.

Vous croyez vous venger, vous vous perdez vous-même,
et de plus un amant qui peut-être vous aime.

Le dépit n' a jamais satisfait ses transports
qu' il n' ait livré notre ame à d' éternels remords :
l' amour le mieux vengé, quelle que soit l' offense,
est souvent le premier à pleurer sa vengeance ;
on punit l' inconstant, mais on perd en un jour
l' objet de sa tendresse et l' espoir d' un retour.

Enfin que savez-vous si l' on aime Tullie ?
à travers les fureurs dont votre ame est saisie
croyez-vous que l' amour éclaire assez vos yeux
pour percer les replis d' un coeur ambitieux ?

Vous savez les projets que votre amant médite :
en pénétrez-vous bien le détail et la suite ?

Un homme tel que lui doit-il à découvert
se montrer sans prudence au grand jour qui le perd ?
Peut-il porter trop loin l' artifice et la feinte ?

Non, il faut que son coeur ne soit qu' un labyrinthe,
que l' amour même en vain y cherche des secrets
que pour lui la raison et l' honneur n' ont point faits.

L' usage qu' aujourd' hui vous avez osé faire
des secrets dont l' amour vous fit dépositaire
ne vous prouve que trop, malgré votre dépit,
pour peu qu' il ait parlé, qu' il n' en a que trop dit.

L' impétueux Caton murmure, tonne, éclate,
trouble tout pour servir un consul qui le flatte :

p192

devenu du sénat et l' idole et l' espoir,

Cicéron est armé du souverain pouvoir :

le sénat, qui sur lui redoute une entreprise,
pour mettre son héros à couvert de surprise,
de l' ordre équestre entier le fait accompagner ;
puisqu' on ne peut le perdre, il faut donc le gagner :

pour le faire périr il faut la force ouverte ;

mais ce seroit sans fruit travailler à sa perte.

Un hymen prétendu peut calmer ses frayeurs,

et cet hymen devient l' objet de vos fureurs !
Plus de raison alors ; et la fière Fulvie
expose un nom célèbre au mépris de Tullie,
se couvre sans rougir d' un vil déguisement !
Pourquoi ce déshonneur ? Pour perdre son amant.
Ah, madame ! Ce coeur, dont j' ai plaint la tendresse,
de l' habit qui vous cache a-t-il pris la bassesse ?
Dans quel sein déposer des secrets dangereux,
si le coeur d' une amante est un écueil pour eux ?
Vit-on jamais l' amour dans sa plus noire ivresse
emprunter du dépit une langue traîtresse ?
Fulvie.
Qui donc ai-je trahi, ministre ambitieux ?
Et quelle foi doit-on à des séditieux ?
La garder aux méchants, c' est partager leurs crimes.
Mais je vois que Probus connoît peu ces maximes ;
et je sais, quand la haine enflamme vos pareils,
jusqu' où va la noirceur de leurs lâches conseils,
sur-tout dès qu' il s' agit de venger leurs injures.

p193

César est désigné souverain des augures ;
Cicéron a brigué pour ce rival heureux,
et le place en un rang dont on flattoit vos vœux ;
Catilina d' ailleurs vous étoit favorable.
Le moyen qu' à vos yeux je ne sois point coupable,
moi qui viens de sauver un consul odieux,
qui s' est osé jouer d' un ministre des dieux ;
qui, de sa dignité dépositaire habile,
plein de faste aux autels, et près des grands servile,
sur l' espoir de leurs dons mesure sa ferveur,
et n' adore en effet que la seule faveur !
Mon devoir m' ordonnoit de sauver la patrie :
imité-le, ou gardez vos conseils pour Tullie.
Croyez-moi, terminez d' imprudentes leçons
qui ne font qu' irriter ma haine et mes soupçons :
cessez de me flatter qu' on peut m' aimer encore ;
j' ai trop vu la beauté que l' infidèle adore :
mes yeux avant ce jour ne la connoissoient pas ;
mais vous me payerez ses funestes appas :
c' est vous qui leur gagnez sur moi la préférence ;
moi que déshonorait la seule concurrence.
Pourquoi de cet hymen m' a-t-on fait un secret ?
Et pourquoi, s' il est feint, m' en cacher le projet ?
Traître, ce n' est pas vous qui deviez me l' apprendre ;
mais on croit n' avoir rien à craindre d' un coeur
tendre :
sachez que d' un secret à demi confié,
dès qu' on peut une fois percer l' autre moitié,
on est toujours en droit d' en trahir le mystère,

p194

et qu' on ne doit plus rien à qui nous l' ose faire.

Probus.

Eh bien ! Perdez, madame, un homme généreux
qui veut briser les fers de tant de malheureux ;
vengez votre beauté d' un amant infidèle,
et votre orgueil blessé des projets qu' il vous cèle ;
d' un long embrasement devenez le flambeau,
et nous ouvrez à tous les portes du tombeau.
Mais Catilina vient ; évitez sa présence,
ou du moins gardez-vous d' irriter sa vengeance.

ACTE 2 SCENE 2

Catilina, Fulvie, Probus.

Catilina.

Probus, où sommes-nous ? Et qu' est-ce que je voi ?
Quel opprobre pour Rome ! Et quel affront pour moi !
C' est aux yeux du sénat, aux miens, qu' une romaine,
au mépris des devoirs où son sexe l' enchaîne,
sous un déguisement fait pour de vils humains,
s' en va déshonorer le premier des romains,
de ses folles erreurs le rendre la victime,
sans daigner seulement s' éclaircir de son crime !
Et, lorsque tout conspire à me justifier,
sa jalouse fureur veut me sacrifier !
Eh ! Quel étoit le but où ma valeur aspire ?
Pour qui voulois-je ici conquérir un empire ?
Est-ce pour Cicéron, l' objet de mon courroux,

p195

lui que je voudrais voir expirer sous mes coups ?

Non ; c' est pour une ingrate à qui je sacrifie
ma gloire, mon devoir, et le soin de ma vie.

Fulvie.

Poursuis, Catilina : le reproche sied bien
à des coeurs innocents et purs comme le tien ;
mais dans l' art de tromper, ta science suprême,
tu m' en as trop appris pour me tromper moi-même.
Va, cesse d' éclater sur mon déguisement ;
tout, jusqu' à ton courroux, est faux en ce moment.
égorge Cicéron aux yeux de sa famille,
je ne t' en croirai pas moins épris de sa fille.
Ce n' est pas d' aujourd' hui que tu sais allier
la vertu, les forfaits, l' amant, le meurtrier ;
et Tullie à tes yeux fût-elle encor plus chère,
rien ne garantiroit la tête de son père.
Mais de quoi te plains-tu ? Quel est mon attentat ?

Est-ce moi qui prétends t' accuser au sénat ?
De l' espoir d' être à toi ma tdresse enivrée
à tes lâches complots ne m' a que trop livrée.
Songe que tu me dois et César et Crassus,
les enfants de Sylla, Cépion, Lentulus.
Cruel ! J' aurois voulu que tout ce qui respire
eût été comme moi soumis à ton empire ;
mais tandis que pour toi je séduisois les coeurs,
tu préparois au mien le comble des horreurs ;
et le tien, trop épris des charmes de Tullie,
a bientôt oublié ce qu' il doit à Fulvie.

p196

Cependant qui de nous s' arme ici contre toi ?
C' est elle qui te perd, ingrat ; ce n' est pas moi.
Il est vrai qu' en son coeur j' ai voulu te détruire ;
mais c' est là seulement qu' attachée à te nuire,
contente de pouvoir vous désunir tous deux,
je n' ai rien oublié pour te rendre odieux.
Eh ! Pouvois-je prévoir que l' honneur chimérique
de sauver les débris d' un nom de république
porteroit une amante à perdre son amant ?
Mais pour t' en garantir je ne veux qu' un moment ;
abandonne à mon coeur le soin de ta défense :
je ne sais s' il te doit ou tendresse ou vengeance ;
je ne veux sur ce point nul éclaircissement
qui puisse triompher d' un plus doux mouvement :
mais par un désaveu souffre que j' humilie
à l' aspect du sénat l' orgueilleuse Tullie ;
son coeur est désormais indigne de ta foi.
Catilina.
Tullie en me perdant se rend digne de moi ;
et vous, qui prétendez me sauver par un crime,
vous ne méritez plus mes voeux ni mon estime.
C' est au sénat qu' il faut m' accuser aujourd' hui ;
je ne redoute rien ni de vous, ni de lui.
Si jamais vous osiez y démentir Tullie,
un affront si sanglant vous coûteroit la vie :
ainsi déclarez tout ; c' est l' unique moyen
de regagner un coeur qui ne vous doit plus rien.
Vos fureurs n' ont que trop épuisé ma constance.

ACTE 2 SCENE 3

p197

Catilina, Fulvie, Probus, les licteurs.

Catilina.

Mais je vois les licteurs, et le consul s' avance ;
éloignez-vous d' ici.

Fulvie.

Tu me braves, ingrat.

Adieu : tu me verras ce jour même au sénat.

elle sort.

ACTE 2 SCENE 4

Catilina, Probus, les licteurs.

Catilina.

Probus, suivez ses pas ; allez tous deux m' attendre,
et cachez Manlius, qui doit ici se rendre.

ACTE 2 SCENE 5

Cicéron, Catilina, les licteurs.

Cicéron *fait signe aux licteurs de s' éloigner .*

C' est vous, Catilina, que je cherche en ces lieux,
non comme un sénateur jaloux et furieux,

p198

mais comme un ennemi qui sait régler sa haine
sur ce qu' en peut permettre une vertu romaine.
Enfin, depuis le jour que le sort des romains
par le choix des tribuns fut remis en mes mains,
vous ne m' avez point vu, soigneux de vous déplaire,
braver l' inimitié d' un si noble adversaire.
Je remportai sur vous l' honneur du consulat
sans acheter les voix du peuple et du sénat,
et vous savez assez que cette préférence,
qui flattoit vos desirs, passoit mon espérance ;
mais le sénat, toujours en butte à vos mépris,
réunit en moi seul les voeux et les esprits :
encor si quelquefois vous daigniez vous contraindre ;
que, fait pour être aimé, vous vous fissiez moins
craindre ;
que, mettant à profit tant de dons précieux,
vous affectassiez moins un orgueil odieux !
Mais, bravant le sénat et les consuls ensemble,
à vos moindres chagrins vous voulez que tout tremble.
Regardez ces autels, voyez parmi nos dieux
ces marbres consacrés aux noms de vos aïeux ;
leurs grands coeurs ont toujours haï la tyrannie,
et Rome n' a jamais tremblé que pour leur vie.
Si, moins ambitieux, votre haute valeur

ne nous eût inspiré que la même terreur,
qui d' entre nous pouvoit refuser son suffrage
aux vertus dont le ciel a fait votre partage ?
Politique, orateur, capitaine, soldat ;
vos défauts des vertus ont même encor l' éclat :

p199

quel citoyen pour nous, et le plus grand peut-être,
s' il nous menaçoit moins de nous donner un maître !
On dit... mais je crois peu des bruits mal assurés
qui vous osent nommer parmi des conjurés :
tout défiant qu' il est, Caton ne l' ose croire.
Cependant le sénat, jaloux de votre gloire,
pour étouffer des bruits qui dans un sénateur
pourroient en vous blessant blesser son propre
honneur,
dès hier vous nomma gouverneur de l' Asie ;
Pompée et Pétréius descendus vers Ostie,
l' un et l' autre chargés de vous y recevoir,
remettront dans vos mains leur souverain pouvoir.
Partez donc ; et songez que votre obéissance
peut seule être le prix de notre confiance.
Catilina.
Ainsi donc le sénat veut sans me consulter
me charger d' un emploi que je puis rejeter :
je ne sais s' il a cru me forcer à le prendre ;
mais j' ignore comment vous osez me l' apprendre,
et croire m' éblouir jusqu' à me déguiser
tout l' affront d' un honneur que je dois mépriser.
On me hait, on me craint, on conspire dans Rome ;
parmi des conjurés c' est moi seul que l' on nomme :
cependant le sénat, peu certain de ma foi,
daigne malgré ces bruits m' honorer d' un emploi ;
le farouche Caton, devenu plus flexible,
d' aucun soupçon encor ne paroît susceptible ;
et Cicéron ne vient armé que de bienfaits,

p200

lorsqu' il peut par la foudre arrêter mes projets.
Mais d' un consul jaloux la politique habile
devroit mieux me cacher que c' est lui qui m' exile,
et ne point abuser de la crédulité
d' un sénat trop jaloux de son autorité :
car enfin tous ces bruits, enfants de sa foiblesse,
n' ont d' autres fondements qu' un soupçon qui vous
blesse.
Cicéron.
N' est-ce rien selon vous que d' être soupçonné ?
à votre ambition sans cesse abandonné,

vous causez tant de trouble et tant d' inquiétude,
que le moindre soupçon tient lieu de certitude :
dès qu' on ose alarmer le pouvoir souverain
on est toujours suspect d' un coupable dessein ;
peut-on trop sur ce point rassurer la patrie ?
Acceptez-vous l' emploi que Rome vous confie ?
C' est pour m' en éclaircir que je viens vous trouver.
Catilina.

J' entends ; c' est sur ce point que l' on veut
m' éprouver :
si j' accepte l' emploi, c' est à tort qu' on m' accuse ;
et je suis criminel dès que je le refuse.
Mais, malgré l' appareil d' un frivole discours,
je perce en ce moment à travers vos détours :
l' intérêt des romains n' est pas ce qui vous guide ;
c' est le seul mouvement d' une haine perfide,
que le fiel de Caton sut toujours enflammer,
et que mes soins en vain ont tenté de calmer.
J' ai fait plus ; j' ai brigué jusqu' à votre alliance ;

p201

et lorsque Rome attend avec impatience
un hymen qui pourroit rassurer les esprits,
vous osez le premier signaler des mépris !
Et depuis quand, seigneur, l' intérêt de ma gloire
vous fait-il craindre un bruit que Caton n' ose
croire ;
quand ce même Caton, citoyen furieux,
répand seul contre moi ces bruits injurieux,
que vous autorisez avec trop d' imprudence,
vous qui, de son orgueil nourrissant l' insolence,
consacrez chaque jour ses transports insensés ?
Je vous connois tous deux mieux que vous ne pensez :
timide, soupçonneux, et prodigue de plaintes,
Cicéron lit toujours l' avenir dans ses craintes ;
et Caton, d' un génie ardent, mais limité,
ne connoît de vertu que la férocité ;
prompt à se courroucer, enclin à contredire,
la haine est le seul dieu qui le meut et l' inspire.
Mais c' est perdre le temps en discours superflus,
et je reviens aux soins qui vous touchent le plus.
Alarmé d' un pouvoir dont la grandeur vous blesse,
l' ardeur d' en triompher vous occupe sans cesse ;
et comme il vous falloit le secours d' un emploi
pour éloigner de Rome un homme tel que moi,
vous m' avez fait nommer gouverneur de l' Asie,
bienfait que je tiendrois de votre jalousie ;
mais, mon nom seul ici vous faisant tous trembler,
vous vous flattez qu' ailleurs vous pourrez
m' accabler :
déjà par Manlius l' Italie occupée

va bientôt se remplir des troupes de Pompée,
et ce fameux vainqueur de tant de nations
vous offre son épée avec ses légions.
Que d' inutiles soins dans le temps que Tullie
pourroit à votre gré disposer de ma vie !
Car de ces noirs complots qui causent tant d' effroi
elle a dû déclarer que le chef c' étoit moi :
je ne présume pas qu' à son devoir soumise,
elle ait pu vous celer le chef de l' entreprise ;
pourquoi donc au sénat ne pas me déférer ?
J' entrevois les raisons qui vous font différer,
c' est que mon rang demande une preuve plus grave
que les rapports suspects d' un malheureux esclave :
mais mon honneur m' engage à vous désabuser ;
avec ce seul témoin vous pouvez m' accuser ;
son nom garantit tout : cet esclave est Fulvie,
qui, jalouse en secret des charmes de Tullie,
a cru devoir troubler quelques soins innocents
qu' exigeoient d' un grand coeur des charmes si
touchants.
Qui croiroit qu' un consul si prudent et si sage
eût été le jouet d' une femme volage ?
Vous rougissez, seigneur : mais c' est avec éclat
que je veux aujourd' hui me venger au sénat ;
car c' est là qu' en consul vous devez me répondre,
et c' est là qu' en héros je saurai vous confondre.
Adieu.

ACTE 2 SCENE 6

p203

Cicéron.
Dans quel désordre il laisse mes esprits !
Quelle honte pour moi si je m' étois mépris !
Catilina pourroit ne pas être coupable ;
mais qu' il est dangereux, et qu' il est redoutable !
Quel ennemi le sort nous a-t-il suscité !
Que de courage ensemble et de subtilité !
Son génie éclairé voit, pénètre, ou devine.
Rome n' est plus, les dieux ont juré sa ruine.
Essayons cependant de calmer la fureur
du perfide ennemi qui fait tout mon malheur :
s' il paroît au sénat et qu' il s' y justifie,
son triomphe bientôt me coûteroit la vie.
Malgré tous ses détours j' entrevois ce qu' il veut ;
mais nous serions perdus s' il osoit ce qu' il peut.
Employons sur son coeur le pouvoir de Tullie,

puisqu' il faut que le mien jusque-là s' humilie.
Quel abyme pour toi, malheureux Cicéron !
Allons revoir ma fille, et consulter Caton ;
c' est là que je pourrai dans le coeur d' un seul homme
retrouver à-la-fois nos dieux, nos lois, et Rome.

ACTE 3 SCENE 1

p204

Sunnon, Gontran.

Sunnon.

Arrêtons, cher Gontran ; c' est dans ces lieux sacrés,
décorés avec faste, au fond peu révéérés,
qu' à la face des dieux nous allons voir éclore
un projet qui m' alarme, et qui les déshonore ;
c' est ici que bientôt Crassus, Catilina,
Antoine, Céthégus, les enfants de Sylla,
mille autres dont les noms éclatent dans l' histoire,
et qui de leurs aïeux flétrissent la mémoire,
vont de leur sang impur sceller leur union,
et livrer Rome entière à la proscription :
heureux si je pouvois en ce désordre extrême
d' un parti que je hais me dégager moi-même !
Entraîné dès long-temps, peut-être corrompu
par un ambitieux qui séduit ma vertu,
je me trouve forcé d' embrasser sa querelle,
d' être ennemi de Rome, ou ministre infidèle.

Gontran.

Quoi ! Des gaules ici Sunnon ambassadeur,

p205

de ce rang si sacré voudroit flétrir l' honneur ?

Sunnon.

Laissons l' honneur d' un rang qui n' est plus qu' un
vain titre

lorsqu' un autre intérêt devient mon seul arbitre :
les gaules ont daigné m' envoyer en ces lieux ;
mais où sont les romains, leurs lois, même leurs
dieux ?

Et quel devoir encor veux-tu que je trahisse
parmi des furieux sans frein et sans justice ?

C' est aux événements à disposer de moi :

d' ailleurs dans ce chaos à qui garder ma foi ?
à de vils sénateurs noyés dans la mollesse,
à deux consuls jaloux et désunis sans cesse ?

L' un des deux, sans honneur et sans fidélité,
abuse chaque jour de son autorité ;
l' autre a mille vertus, mais n' ose en faire usage :
Caton, loin de calmer, irritera l' orage ;
formidable au-dehors, méprisable au-dedans,
le sénat n' est enfin qu' un amas de brigands,
unis pour le butin, divisés au partage,
dont toute la vertu périt avec Carthage.
à peine il fut formé qu' il détruisit ses rois,
il détruit aujourd' hui l' autorité des lois :
après avoir détruit et lois et diadème,
nous le verrons bientôt se détruire lui-même.
Allumons le flambeau de la sédition ;
rien ne peut nous sauver que leur division.
Tu ne sais pas encor quel péril nous menace.
Un romain (tu connois sa valeur, son audace),

p206

et quel romain encor ! César depuis un an
brigue en secret l' honneur d' être notre tyran ;
c' est à nous gouverner que ce héros aspire.
Si la Seine un moment coule sous son empire,
nous sommes tous perdus ; et gaulois et germains
vont tomber sous le fer ou le joug des romains :
ce que la Grèce, Rome, et l' univers ensemble
eurent de plus parfait, dans César se rassemble :
prudent, ambitieux, l' homme de tous les temps,
de toutes les vertus, et de tous les talents ;
intrépide, éclairé ; d' autant plus redoutable
que de tous les mortels il est le plus aimable.
Mais Catilina vient ; cher Gontran, laissez-nous.

ACTE 3 SCENE 2

Catilina, Sunnon.

Catilina.

Je vous cherche, Sunnon, et j' ai besoin de vous.
De nos desseins secrets la trame est découverte,
et je ne m' en crois pas plus voisin de ma perte.
Le sénat éperdu, les chevaliers épars,
appellent à grand bruit le peuple au champ de mars ;
de toutes parts enfin on murmure, on s' assemble :
mais, objet de leurs cris, ce n' est pas moi qui
tremble.
L' instant fatal approche ; et, loin d' en être ému,
je me sens transporté d' un plaisir inconnu.

p207

Je craignois les délais, ils sont toujours à craindre :
le feu des factions est facile à s' éteindre ;
ainsi l' on ne peut trop hâter l' événement.
Sunnon, puis-je compter sur notre engagement ?
Sunnon.

La foi de mes pareils ne fut jamais frivole.
Je suis gaulois, ainsi fidèle à ma parole ;
l' honneur est parmi nous le premier de nos dieux :
mais vous savez quel joug on m' impose en ces lieux,
et d' un ambassadeur quel est le ministère ;
que je suis retenu par une loi sévère,
qui me défend d' armer de criminelles mains,
et d' oser les tremper dans le sang des romains.
D' ailleurs de vos projets j' ignore le mystère ;
je crains tout, sans savoir ce qu' il faut que
j' espère.

Si vos desseins ne sont aussi justes que grands,
et si ce n' est pour nous que changer de tyrans,
si nos traités ne sont fondés sur la justice,
vous prétendez en vain qu' aucun noeud nous unisse.
Notre unique vertu n' est pas notre valeur ;
nous aimons la justice autant que la candeur :
quoique enfant de la guerre, allaité sous les tentes,
le gaulois n' eut jamais que des moeurs innocentes.
Si vous nous surpassez par votre urbanité,
nous l' emportons sur vous par notre intégrité ;
c' est à tous nos desseins l' honneur seul qui préside,
et de nos intérêts l' équité qui décide.
Nos dieux, nos souverains, l' autorité des lois,

p208

la gloire, le devoir, notre épée, et nos droits ;
aussi prompts que vaillants, francs, et pleins de
noblesse,
obéissants par choix, et soumis sans bassesse.
Mais Rome cherche moins, dans ses vastes projets,
à faire des amis, qu' à faire des sujets.
Comme nous ne voulons que le simple héritage
dont les temps et le sort firent notre partage,
voyez si, du sénat réprimant la fureur,
vous pouvez des gaulois être le protecteur.
Peut-être en ce discours, ou trop fier, ou trop libre,
ai-je peu ménagé la majesté du Tibre ;
mais, dès que de mes soins notre sort dépendra,
je parlerois aux dieux comme à Catilina.
Catilina.
Je ne condamne point un discours magnanime,
qu' un intérêt sacré doit rendre légitime ;
mais je le blâmerois, Sunnon, si ma vertu
ne vous inspiroit pas un respect qui m' est dû.

Je ne suis point surpris qu' un ministre soupçonne
de trop d' ambition un projet qui l' étonne,
et que, loin de vouloir soulager l' univers,
je prétende au contraire appesantir ses fers.
Revenez cependant d' une erreur qui m' offense,
et qui peut vous séduire à force de prudence.
Je suis chef, il est vrai, d' un parti dangereux :
mais vous ne devez pas me confondre avec eux :
souvent pour s' assurer de leur obéissance
il faut laisser régner le crime et la licence ;

p209

le choix des conjurés est un choix hasardeux
qui ne veut pas toujours des hommes généreux.
Le projet le plus grand, l' action la plus belle
a quelquefois besoin d' une main criminelle.
Si vous me regardez comme un ambitieux
que la soif de régner a rendu furieux,
et qui ne veut user du flambeau de la guerre
que pour subjuguier Rome, et désoler la terre,
vous vous trompez, Sunnon. Considérez l' état
du sénat et des lois, du peuple et du soldat ;
trouvez enfin dans Rome un seul trait qui réponde
à son titre pompeux de maîtresse du monde ;
les pirates divers que Pompée a défaits
cachoient dans leurs rochers cent fois moins de
forfaits :
mais je suis las de voir triompher l' injustice ;
il est temps que mon bras s' arme pour leur supplice,
que j' immole à nos lois ce sénat orgueilleux,
pour rendre l' univers et les romains heureux.
Voilà, mon cher Sunnon, le seul but où j' aspire,
non au funeste honneur de conquérir l' empire ;
et comme j' ai toujours estimé les gaulois,
je mourrai, s' il le faut, pour défendre leurs droits.
Mais ne présumez pas que de votre courage
dans ces murs malheureux je veuille faire usage ;
les conjurés et moi, quel que soit le danger,
nous n' avons pas besoin d' un secours étranger ;
au contraire, je veux que, fuyant de la ville,
au camp de Manlius vous cherchiez un asile :

p210

mais, avant que la nuit vous éloigne de nous,
je vais vous expliquer ce que j' attends de vous.
Tout semble me livrer une ville alarmée ;
mais loin de ses remparts Rome a plus d' une armée.

Que le sénat ici tombe sous mes efforts ;
ce n' est point accabler ce redoutable corps,
qui renaît de lui-même, et qui se multiplie
dans l' univers entier comme dans l' Italie ;
que je vaincrai souvent sans le rendre soumis,
et qui me cherchera toujours des ennemis.
Je veux, si les destins me sont peu favorables,
trouver dans les gaulois des amis secourables,
quelque retraite enfin dans un jour malheureux :
de vous, de vos amis, c' est tout ce que je veux.
Sunnon.

Ah ! Dès que votre bras s' arme pour la justice,
il n' est point de gaulois qui ne vous obéisse,
je vous répons de tous.

Catilina.

Quels seront vos garants ?

Sunnon, *lui présentant la main* .

Touchez dans cette main, ce sont là nos serments.

Adieu, Catilina. Quelqu' un vient : c' est Tullie.

ACTE 3 SCENE 3

Catilina.

Que sa triste vertu me pèse et m' humilie !

p211

Fuyons ; n' exposons point tant de fois en un jour
des coeurs nés pour la gloire aux attraits de l' amour.

ACTE 3 SCENE 4

Tullie, Catilina.

Tullie.

Arrêtez un moment, j' ai deux mots à vous dire :
cependant, à l' effroi que votre accueil m' inspire,
je ne sais si je dois m' expliquer avec vous.

Victimes tous les deux d' une amante en courroux,
si mes cruels soupçons vous ont fait une offense,
n' en accusez que vous, et votre fier silence ;
car vous pouviez d' un mot désabuser mon coeur.

Pourquoi, loin d' éclaircir une funeste erreur,
me cacher, aux dépens de toute mon estime,
un témoin dont le nom vous eût absous du crime,
et que rendoit suspect son amour irrité ?

Vous savez de mes moeurs quelle est l' austérité,
qu' enchaînée aux devoirs d' une innocente vie,
je n' ai jamais connu que le nom de Fulvie ;
que ne m' épargniez-vous la honte et le remords

d' avoir trop écouté ses coupables transports ?
Falloit-il exposer une ame vertueuse
à servir les fureurs d' une ame impétueuse ?
Catilina.
Ah ! Je n' étois déjà que trop humilié
de voir à vos mépris mon rang sacrifié,

p212

sans vous faire rougir d' une indigne rivale.
Tullie.
Dût sa haine aujourd' hui m' être encor plus fatale,
malgré votre courroux, je veux vous engager
à respecter ses feux, même à la ménager :
d' un pareil ennemi vous n' avez rien à craindre,
et son sexe et son nom, tout m' oblige à la plaindre :
ainsi, loin d' insulter à son déguisement,
faisons-la de ces lieux sortir secrètement.
Vous n' avez contre vous de témoin que Fulvie,
et l' on n' en croira point sa folle jalousie.
Loin de vous présenter l' un et l' autre au sénat,
évitiez pour moi-même un dangereux éclat.
Que vous reviendrait-il d' une foible victoire,
qui, loin de l' embellir, flétriroit votre gloire ?
Croyez-moi, méprisez une amante en fureur,
qui d' ailleurs ne vouloit que vous perdre en mon
coeur.
Catilina.
Lorsqu' on ose attaquer mon honneur et ma vie
vous voulez qu' en tremblant je me cache ou je fuie ;
que laissant le champ libre à l' insensé Caton,
je souffre qu' en public il flétrisse mon nom ;
que j' éloigne Fulvie, afin que votre père
sur son absence même au sénat me défère ?
Comment ! Lorsque vous-même, échauffant sa fureur,
vous me livrez au peuple et me perdez d' honneur,
que sur de faux rapports déjà l' on délibère,
que contre moi Caton éclate sans mystère,

p213

vous voulez que, témoin de leur emportement,
j' attende du sénat quelque ménagement ;
que le consul enfin, touché de mon absence,
ou ne m' accuse point, ou prenne ma défense ?
Ah ! Ne présumez pas que leur mauvaise foi
puisse m' en imposer et triompher de moi.
Dès ce jour même il faut que je me justifie.
Tullie.

Pourriez-vous de ma part craindre une perfidie ?

Catilina.

Non ; mais on a trompé votre crédule amour,
afin que vous pussiez me tromper à mon tour.
La plus légère peur corrompt les coeurs timides,
et des plus vertueux fait souvent des perfides.

Tullie.

Du moins en ma présence épargnez Cicéron.

Catilina.

Ah ! S' il écoutoit moins le dangereux Caton,
et les fantômes vains d' une peur chimérique,
vous et moi nous eussions sauvé la république.

Tullie.

Il en est temps encor, cruel, écoutez-moi :
n' allez point au sénat, fiez-vous à ma foi.
Sur de vaines rumeurs votre fierté s' abuse ;
songez que c' est moi seule ici qui vous accuse ;
que je puis d' un seul mot rassurer les esprits,
et dissiper l' erreur qui les avoit surpris.
Si de nos premiers feux vous perdez la mémoire,

p214

songez du moins, seigneur, qu' il y va de ma gloire.

Quoi ! Vous pouvez m' aimer, et me sacrifier
à l' orgueilleux honneur de vous justifier !

L' amour vous justifie et reprend son empire :
quand mon coeur vous absout, mon coeur doit vous
suffire.

Le sénat contre vous n' a rien fait publier :

ah ! Laissez-moi l' honneur de vous concilier ;
laissez-moi réunir mon amant et mon père.

Hélas ! étoit-ce à moi d' en parler la première ?

L' amour n' offre donc plus à vos tendres souhaits
aucun bien qui vous puisse engager à la paix !

Vous êtes des romains la plus noble espérance,
daignez contre vous-même embrasser leur défense.

De quoi vous plaignez-vous, quand c' est vous seul,
ingrat,

qui voulez aujourd' hui convoquer le sénat ?

Si vous vous obstinez encore à vous défendre,
le consul à son tour voudra s' y faire entendre ;

et bientôt vos amis, ardents et furieux,
de carnage et d' horreur vont remplir tous ces lieux.

Voulez-vous mettre en feu la ville infortunée
que votre amante habite, où votre amante est née ?

Laissez-moi désarmer vos redoutables mains ;
accordez à mes pleurs la grace des romains ;

et qu' il soit dit du moins de l' heureuse Tullie
que le dieu de son coeur fut dieu de sa patrie.

Catilina.

Ah, madame ! Cessez de vouloir m' abuser.

J' aimerois mieux vous voir, constante à m' accuser,

p215

armer contre ma vie un sénat qui m' abhorre.
Quoi ! C' est moi qu' on veut perdre, et c' est moi
qu' on implore !
Que dis-je ? C' est à moi que Tullie a recours
pour sauver les cruels qui poursuivent mes jours !
C' est pour eux, non pour moi, qu' elle verse des
larmes !
Et, loin de m' arracher à leurs perfides armes,
je la vois avec eux conspirer à l' envi !
Rendez-moi donc l' honneur que vous m' avez ravi,
si vous ne voulez pas que j' aille le défendre.
Mais en vain par vos pleurs on cherche à me
surprendre.
Eh ! Sur quoi votre amour prétend-il m' émouvoir ?
A-t-il dans votre coeur triomphé du devoir ?
Quoi ! Sur le seul rapport d' un témoin méprisable ;
sans rien examiner, vous me croyez coupable !
Et sans en exiger d' autre éclaircissement
votre austère vertu sacrifie un amant !
Cet exemple est si grand qu' il faut que je l' imite.
Plus vous m' attendrissez, plus mon honneur m' invite
à m' immoler moi-même à ce que je me dois.
Tullie.
Hé bien ! Cruel ! Adieu, pour la dernière fois.

ACTE 3 SCENE 5

Catilina.
Que je me sens touché ! Que mon ame est émue !
Ah ! Que n' ai-je évité cette fatale vue !
Mais j' aperçois Probus.

ACTE 3 SCENE 6

p216

Catilina, Probus.
Probus.
Je viens vous avertir
que dès ce même instant, seigneur, il faut partir.
Tout s' arme contre vous, et le sénat s' assemble.
Catilina.

Qu' aurois-je à redouter d' un ennemi qui tremble ?
Je veux, à commencer par le plus fier de tous,
les voir dans un moment tomber à mes genoux ;
et je vais les trouver.

Probus.

Quoi ! Seul et sans défense ?

Catilina.

Aucun d' eux n' osera soutenir ma présence :
ainsi ne craignez rien.

Probus.

Seigneur, y pensez-vous ?

Songez que Romulus expira sous leurs coups.

Je ne condamne point une noble assurance ;
mais on n' en doit pas moins consulter la prudence.

Plus le sénat vous craint, plus il faut du sénat
craindre contre vos jours un secret attentat.

Catilina.

Non, Probus ; et je brave un péril qui vous glace.

p217

Le succès fut toujours un enfant de l' audace.
L' homme prudent voit trop, l' illusion le suit ;
l' intrépide voit mieux, et le fantôme fuit ;
l' instant le plus terrible éclaire son courage,
et le plus téméraire est alors le plus sage.
L' imprudence n' est pas dans la témérité ;
elle est dans un projet faux et mal concerté ;
mais s' il est bien suivi, c' est un trait de prudence
que d' aller quelquefois jusques à l' insolence ;
et je sais, pour dompter les plus impérieux,
qu' il faut souvent moins d' art que de mépris pour eux.
Adieu : dans un moment ils me verront paroître
en criminel qui vient leur annoncer un maître.

ACTE 4 SCENE 1

p218

Cicéron, Crassus, Caton,
et le reste des sénateurs.

Cicéron.

Arbitres souverains de Rome et de ses lois,
qui parmi vos sujets comptez les plus grands rois,
je ne viens point ici, jaloux de votre gloire,
briguer avec éclat le prix d' une victoire ;
le sort, à mes pareils prodiguant ses faveurs,

me réservait le soin d'annoncer des malheurs :
de mon amour pour vous tel est le premier gage,
et de mon consulat le funeste partage.
Tandis qu'enorgueillis par tant d'heureux travaux
vous pouviez méditer des triomphes nouveaux,
de la terre et des mers vous promettre l'empire,
un seul homme à vos yeux travaille à vous proscrire :
pourrai-je sans frémir nommer Catilina,
l'héritier des fureurs du barbare Sylla ;
lui que la cruauté, l'orgueil, et l'insolence,
n'ont que trop parmi nous signalé dès l'enfance ;

p219

lui qui, toujours coupable et toujours impuni,
veut, ce que n'eût osé l'univers réuni,
subjuguier les romains ? ô vous, que Rome adore,
et qui par vos vertus la soutenez encore,
vous, l'appui du sénat et l'exemple à-la-fois,
incorruptible ami de l'état et des lois,
parlez, divin Caton.

Caton.

Et que pourrais-je dire
en des lieux où l'honneur ne tient plus son empire,
où l'intérêt, l'orgueil, commandent tour-à-tour,
où la vertu n'a plus qu'un timide séjour,
où de tant de héros je vois flétrir la gloire ?
Et comment l'univers pourra-t-il jamais croire
que Rome eut un sénat et des législateurs,
quand les romains n'ont plus ni lois ni sénateurs ?
Où retrouver enfin les traces de nos pères
dans des cœurs corrompus par des mœurs étrangères ?
Moi-même, qui l'ai vu briller de tant d'éclat,
puis-je me croire encore au milieu du sénat ?
Ah ! De vos premiers temps rappelez la mémoire ;
mais ce n'est plus pour vous qu'une frivole histoire :
vous imitez si mal vos illustres aïeux,
que leurs noms sont pour vous des noms injurieux.
Mais de quoi se plaint-on ? Catilina conspire ;
est-il si criminel d'aspirer à l'empire
dès que vous renoncez vous-mêmes à régner ?
Un trône, quel qu'il soit, n'est point à dédaigner.

p220

Non, non, Catilina n'est pas le plus coupable :
voyez de votre état la chute épouvantable,
ce que fut le sénat, ce qu'il est aujourd'hui,
et le profond mépris qu'il inspire pour lui.

Scipion, qui des dieux fut le plus digne ouvrage,
Scipion, ce vainqueur du héros de Carthage,
Scipion, des mortels qui fut le plus chéri,
par un vil délateur se vit presque flétri :
alors la liberté ne savoit pas dans Rome
du simple citoyen distinguer le grand homme ;
malgré tous ses exploits, le vainqueur d' Annibal
se soumit en tremblant à votre tribunal.
Sylla vient, qui remplit Rome de funérailles,
du sang des sénateurs inonde nos murailles :
il fait plus ; ce tyran, las de régner enfin,
abdique insolemment le pouvoir souverain,
comme un bon citoyen, meurt heureux et tranquille,
en bravant le courroux d' un sénat imbécille,
qui, charmé d' hériter de son autorité,
éleva jusqu' au ciel sa générosité,
et nomma sans rougir père de la patrie
celui qui l' égorgeoit chaque jour de sa vie.
Si vous eussiez puni le barbare Sylla,
vous ne trembleriez point devant Catilina ;
par là vous étouffiez ce monstre en sa naissance,
ce monstre qui n' est né que de votre indolence.
Crassus.
N' est-ce qu' en affectant de blâmer le sénat

p221

que Caton de son nom croit rehausser l' éclat ?
Mais il devrait savoir que l' homme vraiment sage
ne se pare jamais de vertus hors d' usage.
Qu' aurions-nous à rougir des temps de nos aïeux ?
Si ces temps sont changés, il faut changer comme eux,
et conformer nos moeurs à l' esprit de notre âge.
Et qu' a donc perdu Rome à n' être plus sauvage ?
Rome est ce qu' elle fut ; ses changements divers
ont-ils de notre empire affranchi l' univers ?
Non ; car ce fier Sylla, d' odieuse mémoire,
même en l' asservissant, combla Rome de gloire.
Mais c' est trop s' occuper de reproches honteux,
importunes leçons d' un censeur orgueilleux,
qui se trompe toujours au zèle qui l' enflamme.
Que Caton à son gré nous méprise et nous blâme ;
n' aurions-nous désormais d' oracle que Caton,
et les saintes frayeurs qui troublent Cicéron ?
Où sont vos ennemis ? Quel péril vous menace ?
Un simple citoyen vous alarme et vous glace !
à percer ses complots j' applique en vain mes soins,
je vois plus de soupçons ici que de témoins.
On diroit, à vous voir assemblés en tumulte,
que Rome des gaulois craigne encore une insulte,
et qu' un autre Annibal va marcher sur leurs pas.
Où sont des conjurés les chefs et les soldats ?

Les fureurs de Caton et son impatience
dans le sein du sénat semant la défiance,
on accuse à-la-fois Cépion, Lentulus,

p222

Dolabella, César, et moi-même Crassus :
voyez de vos conseils jusqu' où va l' imprudence ;
on craint Catilina, cependant on l' offense ;
mais plus vous le craignez, plus il faut ménager
un homme et des amis qui pourroient le venger.
Et quel est, dites-moi, le témoin qui l' accuse ?
Une femme jalouse et que l' amour abuse,
qui, sur les vains soupçons d' une infidélité,
veut surprendre à son tour votre crédulité ;
qui, sans pudeur livrée à l' ardeur qui l' entraîne,
invente des complots pour flatter votre haine.
Si je plains l' accusé, c' est parcequ' on le hait :
voilà le seul témoin qui prouve son forfait ;
car la haine a souvent fait plus de faux coupables
qu' un penchant malheureux n' en fait de véritables :
je dis plus ; et quand même il seroit criminel,
faut-il comme Caton être toujours cruel ?
Dans son sang le plus pur voulez-vous noyer Rome ?
Songez qu' un seul remords peut vous rendre un grand
homme :
la rigueur n' a jamais produit le repentir ;
ce n' est qu' en pardonnant qu' on nous le fait sentir.
Rome n' est plus au temps qu' elle pouvoit sans
craindre
immoler à la loi quiconque osoit l' enfreindre :
d' ailleurs il est toujours imprudent de sévir,
à moins qu' en sûreté l' on ne puisse punir.
De quatre légions qui campoient vers Préneste,
celle de Manlius est la seule qui reste :
quand le sénat devoit punir Catilina,

p223

êtes-vous assurés que quelqu' un l' osera ?
S' il échappe à vos coups, redoutez sa vengeance,
et des amis tout prêts d' embrasser sa défense :
à des projets nouveaux n' allez pas l' inviter
par d' impuissants décrets qu' il sauroit éviter.
Pour l' intérêt public il faut qu' on lui pardonne,
et qu' à son repentir le sénat l' abandonne.
Caton.
Si l' intérêt public décide de son sort,
consul, qu' à l' instant même on lui donne la mort.

ACTE 4 SCENE 2

Catilina, et les acteurs précédents.
*Catilina entre brusquement par le milieu du sénat,
qui se lève à son aspect. Un moment après chacun*

reprend sa place.

Catilina.

La mort ! à ce décret je crois me reconnoître.

Caton.

Tu le devrois du moins, puisqu' il regarde un traître.

Catilina.

Je ne sais qui des deux, dans ce commun effroi,
Rome doit le plus craindre, ou de vous ou de moi :
je la sauve, et Caton la perd par un faux zèle.

Cicéron.

Téméraire ! Au sénat quel ordre vous appelle ?

p224

Catilina.

Et qui m' empêcheroit, seigneur, de m' y montrer ?

Sont-ce les ennemis que j' y puis rencontrer ?

Je n' en redoute aucun, ni Caton, ni vous-même.

Cicéron.

Quoi ! Vous joignez encore à cette audace extrême
celle d' oser paroître en armes dans ces lieux !

Catilina.

Que mes armes, consul, ne blessent point vos yeux ;
mais sur ce nouveau crime avant que de répondre,
souffrez sur d' autres points que j' ose vous confondre :
auriez-vous oublié que je vous l' ai promis ?

Quoiqu' à votre pouvoir vous ayez tout soumis,
j' espère cependant qu' on daignera m' entendre,
et c' est en citoyen que je vais me défendre ;
j' abdique pour jamais le rang de sénateur.

Pardonnez, Cépion, Crassus, et vous, préteur ;
Antoine, à votre tour, souffrez que je vous nomme
parmi les ennemis du sénat et de Rome :

César ne paroît point, mais je vois Céthéguus :
il ne nous manque plus ici qu' un Spartacus ;
car entre nous et lui, grace à son imprudence,
le vertueux Caton met peu de différence.

Eh bien ! Pères conscrits, êtes-vous rassurés ?
Vous voyez d' un coup d' oeil l' état des conjurés,
leurs chefs et leurs soldats, cette nombreuse armée
dont Rome en ce moment est si fort alarmée ;
ces périls enfantés par les folles erreurs

p225

d' un témoin dont Tullie adopte les fureurs :
c' est sur ce seul témoin qu' une beauté si chère
me croit dans le dessein d' assassiner son père,
d' égorger le sénat ; et vous le croyez tous !

Malheureux que je suis d' être né parmi vous !
Sylla vous méprisoit ; et moi, je vous déteste :
de nos premiers tyrans vous n' êtes qu' un vil reste ;
juges sans équité, magistrats sans pudeur,
qui de vous commander voudroit se faire honneur ?
Et vous me soupçonnez d' aspirer à l' empire,
inhumains, acharnés sur tout ce qui respire ;
qui depuis si long-temps tourmentez l' univers !
Je hais trop les tyrans pour vous donner des fers.
Caton.

à quoi te serviroit cette troupe cruelle
que ton palais impur et vomit et recèle,
qui le jour et la nuit semant par-tout l' effroi,
ministres odieux de tes fureurs...

Catilina.

Tais-toi.

Il est vrai qu' autrefois, plus jeune et plus sensible
(vous l' avez ignoré ce projet si terrible,
vous l' ignorez encor), je formai le dessein
de vous plonger à tous un poignard dans le sein :
l' objet qui vous dérobe à ma juste colère
ne parloit point alors en faveur de son père ;
mais un autre penchant plus digne d' un romain
m' arracha tout-à-coup le glaive de la main :

p226

je sentis malgré moi l' amour de la patrie
s' armer pour des cruels indignes de la vie.
Aujourd' hui, que tout doit rassurer les esprits,
une femme en fureur les trouble par ses cris ;
à ses transports jaloux tout s' alarme, tout tremble,
et c' est pour les servir que le sénat s' assemble !
C' est sur ses vains rapports qu' un homme impétueux
veut perdre ce que Rome eut de plus vertueux ;
orgueilleux citoyen, dont l' austère sagesse
est moins principe en lui qu' un fruit de sa rudesse ;
tyran républicain, qui, malgré sa vertu,
est le plus dangereux que Rome ait jamais eu :
par lui seul d' entre nous la concorde est bannie ;
c' est lui qui, du sénat détruisant l' harmonie,
fomente la chaleur de nos divisions,
et nous force d' avoir recours aux factions.
Mais il veut gouverner ; eh bien ! Qu' il vous
gouverne ;
qu' il triomphe à son gré d' un sénat subalterne,
qui, lâche déserteur de son autorité,
n' en a plus que l' orgueil pour toute dignité.
Et quel est aujourd' hui l' ordre de vos comices ?
Le tumulte et l' effroi n' en sont que les prémices :
de chaque élection le meurtre est le signal ;
vos préteurs égorgés au pied du tribunal,

un consul tout sanglant, mais trop juste victime
d' un peuple malheureux qu' à son tour il opprime :
tous vos choix sont souillés par des assassinats ;
ainsi furent nommés vos derniers magistrats ;

p227

c' est ainsi qu' on élit ou que l' on sait exclure,
et qu' on osa me faire une mortelle injure :
le plébéien s' élève, et le patricien
se donne sans rougir un père plébéien ;
et pour l' adoption où l' intérêt l' entraîne
vous laissez profaner la majesté romaine.
Le voilà ce sénat, ce protecteur des lois,
dont l' exemple auroit dû diriger tous les rois ;
le voilà ce sénat qui fait trembler la terre,
et qui dispute aux dieux le dépôt du tonnerre.
La justice, autrefois votre divinité,
ne règne plus ici que pour l' impunité ;
la décence, les lois, la liberté publique,
tout est mort sous le joug d' un pouvoir tyrannique :
Caton est devenu notre législateur,
l' idole des romains...

Cicéron.

Et vous le destructeur,
traître. Si le sénat vous eût rendu justice,
vos jours n' auroient été qu' un éternel supplice ;
mais si je puis encor faire entendre ma voix,
vous ne bravez plus la foiblesse des lois.

Catilina.

Eh bien ! Pour achever de confondre un coupable,
qu' on offre à mes regards ce témoin redoutable,
de vos soins pénétrants monument précieux,
cet esclave qui peut me convaincre à vos yeux.
D' où vient qu' en ce moment vous me cachez Fulvie ?

p228

Manlius auroit-il disposé de sa vie ?

Car elle fut toujours l' ame de ses secrets.

Cicéron.

Laissons là Manlius ; parlons de vos projets :
on ne connoît que trop vos lâches artifices.
Tremblez, séditieux, pour vous, pour vos complices ;
vous êtes convaincu, le crime est avéré :
déjà sur votre sort on a délibéré ;
vos forfaits n' ont que trop lassé notre indulgence.

Catilina.

Je vais de ce discours réprimer l' insolence.

Vous pensez, je le vois, que, tremblant pour mes
jours,
à des subtilités je veuille avoir recours :
et qu' ai-je à redouter de votre jalousie ?
Ainsi ne croyez pas que je me justifie.
Imprudents ! Savez-vous, si j' élevois la voix,
que je vous ferois tous égorger à-la-fois ?
Instruit de votre haine et de mon innocence,
tout le peuple à grands cris m' excite à la vengeance ;
mais je n' imite pas les fureurs de Caton,
et je laisse la peur au sein de Cicéron.
Je n' aurois pour punir votre coupable audace
qu' à vous abandonner au coup qui vous menace ;
sans m' armer contre vous d' un secours étranger,
me taire encore un jour suffit pour me venger.
Et vous me condamnez, insensés que vous êtes,
moi qui retiens le fer suspendu sur vos têtes ;
moi qui, sans me charger d' un projet odieux,

p229

n' ai qu' à laisser agir Manlius et les dieux ;
moi qui, pouvant me mettre à couvert de l' orage,
m' expose pour sauver un consul qui m' outrage !
montrant Cicéron.
j' ai causé par malheur votre premier effroi ;
et dans tous les complots vous ne voyez que moi ;
il en est cependant dont vous devez tout craindre.
Que vous êtes aveugle, et que Rome est à plaindre !
Laissons là Manlius, consul peu vigilant,
tandis que Rome touche à son dernier instant,
qu' au plus affreux danger le sénat est en proie,
qu' on va faire de Rome une seconde Troie !
Lorsque vous ne songez qu' à me faire périr,
ingrats, sur vos malheurs je me sens attendrir :
je sens en ce moment l' amour de la patrie
repandre dans mon coeur une nouvelle vie ;
et votre aveuglement me fait trop de pitié
pour vous sacrifier à mon inimitié.
Cicéron.
Eh bien ! Rompez, seigneur, un si cruel silence ;
punissez en romain l' ingrat qui vous offense :
en faveur de vous-même osez tout oublier,
et sauvez le sénat pour nous humilier.
Catilina.
Je n' ai point attendu l' instant du sacrifice
pour servir ce sénat qui m' envoie au supplice ;
depuis huit jours entiers j' assemble mes amis.
Les voilà ces complots que je me suis permis !

p230

Mais, malgré tous les soins d' une ame généreuse,
ils m' ont fait soupçonner d' une trame honteuse.
Armez sans différer, prévenez l' attentat,
si vous voulez sauver la ville et le sénat.
Celui qui hors des murs commande vos cohortes,
Manlius, dès ce soir, doit attaquer vos portes.
Cicéron.
Manlius !
Catilina.
Oui, consul ; craignez qu' avant la nuit
aux dépens de vos jours on n' en soit trop instruit.
Je vous ai déclaré le chef de l' entreprise ;
veillez, ou de sa part craignez quelque surprise :
je n' ai pu découvrir le reste du parti.
C' est à vous d' y penser ; vous êtes averti.
Manlius vous trahit : c' étoit pour vous défendre
qu' en armes dans ces lieux j' étois venu me rendre,
et non pour vous punir de m' avoir outragé ;
en combattant pour vous je suis assez vengé.
Vous pouvez désormais ou douter, ou me croire ;
j' ai rempli mon devoir et satisfait ma gloire.
Mes amis sont tout prêts, vous pouvez les armer ;
leur qualité n' a rien qui vous doive alarmer,
vous les connoissez tous : songez au capitole,
garnissez l' Aventin, les portes de Pouzole ;
il faut garder sur-tout le pont sublicien,
le quartier de Caton, et veiller sur le mien ;

p231

car le plus grand effort de ce complot funeste
éclatera sans doute aux portes de Préneste,
et mon palais y touche ; on peut s' y soutenir ;
du moins un long combat pourra s' y maintenir.
Vous paraissez émus, et rougissez peut-être
d' avoir pu si long-temps me voir sans me connoître.
Après tant de mépris, après tant de refus,
tant d' affronts si sanglants, dont vous êtes confus,
aurois-je triomphé de votre défiance ?
Non, j' en ai fait souvent la triste expérience,
on ne guérit jamais d' un violent soupçon ;
l' erreur qui le fit naître en nourrit le poison,
et dans tout intérêt la vertu la plus pure
peut être quelquefois suspecte d' imposture :
mais pour calmer les coeurs je sais un sûr moyen,
qui vous convaincra tous que je suis citoyen.
On connoît Cicéron, et sa vertu sublime
a su dans tous les temps lui gagner votre estime ;
il en est digne aussi par sa fidélité :
Caton vous est connu par sa sévérité ;
Cicéron ou Caton, l' un des deux, ne m' importe,

je vais dès ce moment sans amis, sans escorte,
me mettre en leur pouvoir : choisissez l' un des deux,
ou le plus défiant, ou le plus rigoureux ;
je veux que de mon sort on le laisse le maître,
qu' il me traite en héros, ou me punisse en traître :
souffrez que sans tarder je remette en ses mains

p232

un homme la terreur ou l' espoir des romains.
Caton.
Catilina, je crois que tu n' es point coupable ;
mais, si tu l' es, tu n' es qu' un homme détestable ;
car je ne vois en toi que l' esprit et l' éclat
du plus grand des mortels, ou du plus scélérat.
Cicéron.
Catilina, daignez reprendre votre place ;
de vos soins par ma voix le sénat vous rend grace :
vous êtes généreux ; devenez aujourd' hui,
ainsi que notre espoir, notre plus ferme appui.
Nos injustes soupçons n' ont plus besoin d' otage ;
d' un homme tel que vous la gloire est le seul gage.
Vous, sénateurs, veillez à notre sûreté :
il s' agit du sénat et de la liberté ;
courons sans différer où l' honneur nous appelle.
Adieu, Catilina : j' attends de votre zèle
tous les secours qu' on doit attendre d' un grand coeur.
Rome a besoin de vous et de votre valeur ;
combattez seulement, ma crainte est dissipée.
Catilina, *à part, regardant sortir Cicéron* .
Va ; ma valeur bientôt sera mieux occupée ;
elle n' aspire plus qu' à te percer le sein.

ACTE 4 SCENE 3

p233

Catilina, Céthégus.
Céthégus.
Catilina, dis-moi, quel est donc ton dessein ?
D' où naît ce désespoir ? éclaircis ma surprise.
Après avoir formé la plus haute entreprise,
toi-même tu détruis de si nobles projets !
Tu trahis Manlius, tes amis, tes secrets !
Catilina.
Arrête, Céthégus ; tu me prends pour Tullie :
tes doutes ont blessé l' amitié qui nous lie ;

qu' entre nous désormais ils soient plus mesurés.
Mais avant tout dis-moi l' état des conjurés,
et s' il en est quelqu' un qui tremble ou qui balance.
Céthégus.

Aucun d' eux : nous pouvons agir en assurance.
Autour du vase affreux par moi-même rempli
du sang de Nonius avec soin recueilli,
au fond de ton palais j' ai rassemblé leur troupe :
tous se sont abreuvés de cette horrible coupe ;
et, se liant à toi par des serments divers,
sembloient dans leurs transports défier les enfers.
De joie et de frayeur mon ame s' est émue.
César, le seul César s' est soustrait à leur vue.
Catilina.

César n' a pas besoin de serments avec moi,

p234

et son ambition me répond de sa foi.
Pour toi, que de ma part rien ne devrait surprendre,
qui sur un seul regard aurois dû mieux m' entendre,
apprends que Manlius vouloit nous perdre tous,
et qu' un moment plus tard c' en étoit fait de nous.
Manlius autrefois soupira pour Fulvie ;
corrompu par ses pleurs, ou par sa jalousie,
le perfide couroit nous vendre à Cicéron ;
mais d' un dessein si lâche informé par Césion,
un instant m' a suffi pour prévenir le crime :
ma main fumoit encor du sang de la victime
quand tu m' as vu paroître au milieu du sénat,
qui pourra, s' il apprend ce nouvel attentat,
croire qu' en sa faveur je l' ai commis peut-être,
et que pour le gagner je l' ai défait d' un traître.
Au reste ne crains rien des frivoles récits
dont je viens d' effrayer de timides esprits
qu' il falloit exciter par de feintes alarmes,
si je veux les forcer de recourir aux armes,
ne pouvant sans nous perdre armer un seul guerrier
si le sénat tremblant n' eût armé le premier.
Quel triomphe pour moi, dans ce péril extrême,
de le voir pour ma gloire armé contre lui-même !
Des postes différents faussement indiqués,
qui, selon mon rapport, pourroient être attaqués,
aucun ne me convient ; mais il faut par la ruse
dispenser les soldats d' un sénat qu' elle abuse.
Prends garde cependant qu' à des signes certains

p235

on puisse distinguer nos soldats des romains.
Le palais de Sylla, notre plus fort asile,
pourra seul plus d' un jour tenir contre la ville.
Céson, de Manlius devenu successeur,
avec sa légion doit servir ma fureur.
Je ne crains que Rufus, préfet de six cohortes
pleines de vétérans qui défendent les portes :
Rufus n' a de soutien ni d' ami que Caton,
et je n' ai convaincu ni lui ni Cicéron.
Si Rufus, dont je crains le courage et l' adresse,
pénètre les complots où Céson s' intéresse,
Rufus tentera tout, la force ou les bienfaits,
pour regagner Céson, ou rompre ses projets :
c' est l' unique moyen de tromper notre attente :
mais ce péril nouveau n' a rien qui m' épouvante.
Les dangers que pour moi j' ai laissés entrevoir,
malgré tant d' ennemis, me flattent de l' espoir
qu' en des pièges nouveaux je pourrai les surprendre.
Soit pour s' en emparer, ou soit pour le défendre,
autour de mon palais ils vont tous accourir ;
que ce soit pour ma perte ou pour me secourir,
nos premiers sénateurs viendront le reconnoître ;
Cicéron et Caton s' y trouveront peut-être.
Que ce moment me tarde, et qu' il me seroit doux
de pouvoir d' un seul coup les sacrifier tous !
Adieu, cher Céthégus : je vais revoir Tullie.
Céthégus.
C' est elle qui nous perd.

p236

Catilina.
Crois-tu que je l' oublie ?
Je veux, pour l' en punir, employer à mon tour
aux plus noirs attentats ses soins et son amour :
va, ce n' est point à moi, dès qu' il s' agit d' offense,
que l' on doit donner des leçons de vengeance ;
de ce soin sur mon coeur tu peux te reposer :
c' est aujourd' hui qu' il faut tout perdre et tout oser.
Je vais solliciter la défense des portes,
et l' ordre d' y placer de nouvelles cohortes,
sur le prétexte vain de quelque affreux projet
dont je puis avoir seul pénétré le secret.
Ce n' est pas tout ; je veux par Tullie elle-même
m' assurer cet emploi, s' il est vrai qu' elle m' aime :
sur ce fatal décret je vais la prévenir ;
c' est de son amour seul que je veux l' obtenir.
Dans trois heures au plus le jour va disparaître :
des postes d' alentour il faut te rendre maître.
Probus ne m' a fait voir qu' un esprit chancelant ;
prévenons les retours d' un conjuré tremblant,
et de la même main songe à punir Fulvie

de ses forfaits nouveaux et de sa perfidie.
Plus de ménagements, de pitié, ni d'égards :
le feu, le fer, le sang, voilà mes étendards.

ACTE 5 SCENE 1

p237

Cicéron.
Caton ne paroît point, et la nuit qui s'avance
accroît à chaque instant l'horreur qui la devance.
Pétréius, invité de hâter son retour,
ne peut plus arriver avant la fin du jour ;
et ce jour malheureux étoit le seul peut-être
qui pouvoit me flatter de triompher d'un traître :
plus sur son innocence il a cru m'abuser,
plus mon coeur défiant s'obstine à l'accuser.
Je sais qu'à Manlius il vient d'ôter la vie ;
c'est pour mieux m'éblouir qu'il nous le sacrifie.
Trop heureux si je puis à mon tour lui cacher
le péril du décret qu'il vient de m'arracher !
Mais nous sommes perdus si jamais il devine
qu'en secret par Céson je trame sa ruine ;
des pièges qu'on lui tend habile à se venger,
il en feroit sur moi retomber le danger.
Rufus m'assure en vain d'une longue défense,
Céson est désormais mon unique espérance.
Quelle honte pour vous, indomptables romains,

p238

de n'avoir pour appui que de si foibles mains !
ô toi, qu'en ses malheurs Rome toujours implore,
et que sans te nommer en secret elle adore ;
toi, qui devois un jour, couronnant ses exploits,
soumettre à son pouvoir les peuples et les rois,
daigne aujourd'hui du moins, favorable génie,
la sauver de l'opprobre et de la tyrannie.
Caton ne revient point ; je crains que son ardeur
plus loin que je ne veux n'entraîne son grand coeur.

ACTE 5 SCENE 2

Caton, Cicéron.

Cicéron.

Mais je le vois, c'est lui. Quoi ! Vous êtes en

armes ?

Venez-vous redoubler, ou calmer nos alarmes ?
Caton.

Je voudrais vainement, dans ce désordre affreux,
vous promettre, consul, quelque succès heureux :
le destin du sénat est d' autant plus terrible
que la main qui nous frappe est encore invisible ;
victorieux, vaincu, j' ai combattu long-temps
sans pouvoir reconnoître un seul des combattants.
Nos soldats étonnés, peu touchés de leur gloire,
n' ont plus ce noble orgueil garant de la victoire :
j' ai vu non sans frémir nos premiers vétérans
muets, intimidés, abandonner les rangs.

p239

La nuit achèvera bientôt de tout confondre ;
et Rufus de Césion n' ose plus me répondre.
Si Pétréius enfin ne vient nous secourir,
il ne nous restera que l' honneur de mourir :
mais si nous en croyons les lenteurs de Pompée,
notre attente sur lui sera toujours trompée :
son lieutenant, nourri dans cet abus fatal,
n' imitera que trop ce tiède général.
Cependant il est temps que Pétréius arrive ;
la chaleur du combat ne peut être plus vive.
Le fier Catilina, revêtu d' un emploi
dont vous avez voulu le charger malgré moi,
sur le frivole espoir de pouvoir le surprendre
dans des pièges nouveaux que vous croyez lui tendre,
l' adroit Catilina vous aura pénétré :
aux portes de Préneste il ne s' est point montré ;
l' intrépide Rufus, qui s' en est rendu maître,
à ce poste du moins ne l' a point vu paroître ;
et je crains qu' il ne soit au palais de Sylla,
car j' en ai vu sortir Célius et Sura :
Pomponius, suivi d' une troupe fidèle,
l' investit, et pour vous rien n' égale son zèle ;
il a fait mettre aux fers, sur l' avis de Césion,
plusieurs séditieux, les gaulois, et Sunnon.
Soit haine, soit mépris, dessein, ou négligence,
l' indifférent Crassus garde un honteux silence.
César se tait aussi ; quel qu' en soit le sujet,
rien n' est si dangereux que César qui se tait ;

p240

cependant son palais, dans une paix profonde,
est, selon sa coutume, ouvert à tout le monde.

La moitié du sénat défend le champ de mars,
où le peuple en fureur accourt de toutes parts ;
Rome enfin n' offre plus que l' effroyable image
d' un champ couvert de morts, et souillé de carnage.

Mais ce qui me surprend, c' est que Pomponius
m' a dit qu' en aucun lieu l' on n' a vu Manlius.

Cicéron.

Manlius ne vit plus.

Caton.

Dieux ! Quel bonheur extrême !

Qui l' a donc immolé ?

Cicéron.

Catiline lui-même.

Caton.

Consul, vous m' alarmez ; et je crains que Céson
n' abuse comme vous d' un injuste soupçon.

Gardons-nous d' attaquer un homme impénétrable,
qu' il faut craindre encor plus innocent que coupable.

Cicéron.

Caton, écoutez moins cette rare candeur.

Eh ! Qui de tant de maux pourroit être l' auteur ?

Qui, hors Catiline, peut vouloir nous détruire ?

à de fausses lueurs vous laissez-vous séduire ?

Que Manlius soit mort, qu' il l' ait sacrifié,

c' est prouver seulement qu' il s' en est défié :

je ne vois dans ce coup que le meurtre d' un traître,

p241

qu' un autre a prévenu dans la crainte de l' être.
Plût aux dieux que, moins lent à punir ses forfaits,
du chef des conjurés Céson nous eût défaits !

Si de quelque succès son audace est suivie,
ses cruautés n' auront de bornes que sa vie.

Des infames complots formés par Céthégus
ne voudriez-vous pas excepter Lentulus ?

Bientôt jusque sur vous leur fureur va s' étendre.

Mais c' est trop s' arrêter.

Caton.

Consul, daignez attendre :

je ne souffrirai point qu' abandonnant ces lieux
vous osiez exposer des jours si précieux ;

c' est votre ami, c' est moi qui vous en sollicite :

de chevaliers romains une troupe d' élite

par mon ordre bientôt va se rejoindre à nous ;

permettez qu' avec eux je combatte pour vous.

ACTE 5 SCENE 3

Cicéron, Caton, Lucius.

Caton.

Mais je vois Lucius ; que vient-il nous apprendre ?

Lucius.

Qu' à l' instant près de vous Pétréius va se rendre ;
j' entends déjà son nom voler de toutes parts,
et déjà ses soldats ont bordé les remparts :

p242

sans le secours heureux que le ciel nous envoie
aux plus cruelles mains Rome alloit être en proie.

Nous avons vu trois fois le fier Catilina

s' élancer en fureur du palais de Sylla,

renverser, foudroyer nos plus fermes cohortes ;

trois fois, mais vainement, il a tenté les portes :

je l' ai vu presque seul se mêler parmi nous ;

j' ai vu Céson lui-même expirer sous ses coups ;

de qui l' ose attaquer la ruine est certaine,

et Rufus contre lui ne se soutient qu' à peine.

Seigneur, il m' a chargé de vous en avertir.

Caton.

Je vois nos chevaliers ; il est temps de partir.

ACTE 5 SCENE 4

Cicéron, Caton, Tullie.

Tullie.

Seigneur, où courez-vous, tandis que le carnage
au soldat furieux laisse à peine un passage ?

Cicéron.

Rassurez-vous, ma fille, et restez en ces lieux ;

bientôt nous reviendrons y rendre grâce aux dieux :

ce temple en attendant vous servira d' asile ;

que sur Rome et sur moi votre coeur soit tranquille.

ACTE 5 SCENE 5

p243

Tullie.

Espoir des malheureux, dieux, soyez mon recours !

Hélas ! C' est de vous seuls que j' attends du secours.

à quel excès de maux me voilà parvenue !

On me fuit, on se tait : ô soupçon qui me tue !

Que je plains les malheurs de ce fatal décret,

que mon père a paru m' accorder à regret !

Loin d' oser sur ce choix lui faire violence,
ne devois-je pas mieux pénétrer son silence ?
J' entends avec fureur nommer Catilina ;
on dit qu' il se retranche au palais de Sylla,
tandis qu' en d' autres lieux il auroit dû paroître.
Est-ce là, s' il m' aimoit, que l' ingrat devoit être ?
Peut-il m' abandonner en cette extrémité ?
Quel usage fait-il de sa fidélité ?
Aucun de ses amis n' accourt pour ma défense ;
et tous, jusqu' à Probus, évitent ma présence.
D' un funeste décret n' aurois-je armé sa main
que pour voir immoler jusqu' au dernier romain ?
Cruel Catilina, soit perfide ou fidèle,
que tu coûtes de pleurs à ma douleur mortelle !
Que dis-je ? Et Manlius qu' il a sacrifié
ne l' a-t-il pas déjà plus que justifié ?
Ne l' aimerai-je donc que pour lui faire outrage ?

p244

Dieux, éloignez de moi cet horrible nuage.
On vient : c' est lui. Je sens redoubler mon effroi.

ACTE 5 SCENE 6

Catilina, *sans épée, un poignard à la main* ;
Tullie.
Tullie.
Seigneur, en quel état vous offrez-vous à moi ?
Quoi ! Tout couvert de sang ! Quel désordre
effroyable !
à qui réservez-vous ce fer impitoyable ?
Que vois-je ?
Catilina.
Un malheureux qui vient d' être vaincu,
honteux de vivre encore, ou d' avoir tant vécu.
Dieux, qui m' abandonnez à mon sort déplorable,
ramenez-moi du moins l' ennemi qui m' accable.
En vain, pour le chercher, j' échappe à mille bras,
le lâche à ma fureur ne s' exposera pas.
Tandis qu' au désespoir tout mon coeur est en proie,
mes cruels ennemis se livrent à la joie.
Ce fer, que je gardois pour leur percer le flanc,
ne sera plus souillé que de mon propre sang.
Tullie, *à part* .
Fatale vérité, que j' ai trop combattue,
de quel affreux éclat viens-tu frapper ma vue !
à Catilina.
écoutez-moi, seigneur, et reprenez vos sens.

Qui peut vous arracher ces terribles accents ?
Si vous êtes vaincu, mon père est donc sans vie ?
Catilina.
Eh ! Sait-il seulement qu' on meurt pour la patrie ?
Ce n' est pas vous, c' est lui que je cherche en ces
lieux ;
fuyez, éloignez-vous d' un amant furieux.
Dieux ! Après tant d' exploits dignes de mon courage,
il ne me restera qu' une inutile rage !
Ah ! Si j' eusse manqué de prudence ou de coeur,
je pourrais au destin pardonner mon malheur ;
mais que n' ai-je point fait dans ce moment terrible !
Et que falloir-il donc pour me rendre invincible ?
Intrépides amis, dignes d' un sort plus doux,
vous êtes morts pour moi, j' ose vivre après vous !
Quoi ! Sylla presque seul, plus heureux que grand
homme,
n' eut besoin que d' un jour pour triompher de Rome ;
et moi, triste jouet du perfide Césion,
je suis vaincu deux fois, et par toi, Cicéron !
Quoi ! Dans le même instant qu' il faut que Rome
tombe,
c' est toi qui la soutiens, et c' est moi qui
succombe !
Mon génie, accablé par ce vil plébéien,
sera donc à jamais la victime du sien ?
Après m' avoir ravi la dignité suprême,
ce timide mortel triomphe de moi-même !
Fortune des héros, ce n' est pas sur les coeurs
que l' on te vit toujours mesurer tes faveurs.
Que l' on doit mépriser les lauriers que tu donnes,
puisque c' est Cicéron qu' aujourd' hui tu couronnes !

p246

ô de mon désespoir vil et foible instrument,
tu me restes donc seul dans ce fatal moment !
Mes généreux amis sont morts pour ma défense ;
et, pour comble d' horreurs, je mourrai sans
vengeance !
Dieux cruels, inventez quelque supplice affreux,
qui puisse être pour moi plus triste et plus
honteux !
Tullie.
Malheureux ! Que dis-tu ? Quand la mort t' environne,
ton coeur respire encor le fiel qui l' empoisonne,
et gémit de laisser des crimes imparfaits !
Catilina.
Qu' entends-tu ? On m' ose ici reprocher des forfaits !
Coeur foible, qui, rampant sous de lâches maximes,
croyez l' ambition une source de crimes,

vaine erreur qu' un grand coeur sut toujours dédaigner,
apprenez que le mien étoit fait pour régner.
Rome esclave, sans frein, avoit besoin d' un maître :
j' ai voulu lui donner le seul digne de l' être ;
c' est moi. Si vous osez condamner ce projet,
vous ne méritez pas d' en devenir l' objet.
N' auriez-vous pas voulu, pour gouverner l' empire,
que j' eusse de Caton consulté le délire ;
ou que, faisant un choix plus conforme à vos voeux,
j' eusse, pour avilir tant d' hommes généreux,
donné ma voix au dieu que le sénat révère,
lui dont la seule gloire est d' être votre père ?
Tullie.
Songez qu' il est du moins l' arbitre de vos jours.

p247

Catilina.
Voilà celui qui doit décider de leur cours.
Tout vaincu que je suis, craignez de voir paroître
cet arbitre nouveau qu' on me donne pour maître.
Tullie.
écoutez-moi, cruel, avant que la fureur
achève d' aveugler votre indomptable coeur :
les moments nous sont chers ; et celui-ci, peut-être,
va flétrir sur l' airain le jour qui vous vit naître.
Encor si, dans les champs où préside l' honneur,
où le vaincu souvent peut braver le vainqueur,
je vous voyois chercher une sorte de gloire,
je pourrois, sans rougir, chérir votre mémoire :
mais se donner la mort pour de honteux complots,
est-ce donc là mourir de la mort des héros ?
Je devrois vous haïr ; mais votre mort prochaine
éteint tout sentiment de vengeance et de haine.
Mon coeur, de ses devoirs autrefois si jaloux,
qui, malgré tout l' amour dont il brûloit pour vous,
se fit de votre perte un devoir légitime,
ne sait plus aujourd' hui que pleurer sa victime.
Barbare, si jamais vous fûtes mon amant,
si la mort vous paroît un frivole tourment,
craignez-en un pour vous plus cruel : c' est moi-même ;
c' est une amante en pleurs, qui vous perd et vous
aime ;
c' est ma douleur, qui va me conduire au tombeau.
Voulez-vous, en mourant, devenir mon bourreau ?
Reconnoissez ma voix ; c' est la fière Tullie,

p248

que l' amour vous ramène et vous réconcilie,
qui veut vous arracher à votre désespoir,
et qui ne rougit plus de trahir son devoir.
Songez, Catilina, que Rome est votre mère ;
qu' à vous, plus qu' à tout autre, elle doit être chère.
Renoncez à l' orgueil de vouloir mettre aux fers
un peuple à qui les dieux ont soumis l' univers.
Pour sauver votre honneur, n' employez d' autres armes
qu' un retour vertueux, vos remords, et mes larmes :
jurez-moi que jamais vous ne teindrez vos mains
de votre propre sang, ni du sang des romains.
Je vais vous dérober au coup qui vous menace ;
ce que j' ai fait pour Rome obtiendra votre grace.

Catilina.

Ma grace est dans mes mains, coeur indigne du mien.

Cicéron vous a-t-il déjà transmis le sien ?

Moi, fléchir ! Moi, prier ! Moi, demander la vie !

L' accepter, ce seroit me couvrir d' infamie.

Tullie.

Eh bien ! Cruel, méprise un pardon généreux,

j' y consens ; mais du moins, dans ton sort

malheureux,

de la part d' une amante accepte une retraite.

Catilina.

M' y pourriez-vous cacher ma honte et ma défaite ?

C' est là le trait cruel qui déchire mon coeur.

Ah ! S' il vous touche encor, respectez mon malheur.

Si de vous obéir ce coeur étoit capable,

j' aurois trop mérité le destin qui m' accable.

p249

Dans l' état où je suis, loin de vous attendrir,
c' est vous qui devriez m' exciter à mourir,
et même me prêter une main généreuse.
Cachez à mes regards cette douleur honteuse.
Que craignez-vous ? Ma mort ? La mort n' est qu' un
instant

que le grand coeur défie, et que le lâche attend.

Vous m' indignez : je sens que ma raison s' égare.

Tullie.

Frappe ; mais, malgré toi, tu me suivras, barbare.

Ne crois pas m' effrayer par tes emportements ;

je ne me connois plus dans ces affreux moments.

Quoi ! C' est Catilina qui manque de constance !

Malheureux ! Qu' attends-tu, sans armes, sans

défense ?

Le sénat va bientôt revenir en ces lieux ;

veux-tu que je te voie égorger à mes yeux ?

Ingrat, suis-moi ; du moins, une fois en ta vie,

reconnois, par pitié, l' empire de Tullie.

Tu n' as que trop bravé sa tendresse et ses pleurs ;

prête-moi ce poignard.
Catilina, *se perce, et donne le poignard à Tullie* .
Le voilà.
Tullie.
Je me meurs !
Catilina.
Tout est fini pour moi : mais, si je perds la vie,
du moins mes ennemis ne me l' ont point ravie.
Séchez vos pleurs, Tullie ; et que prétendez-vous
d' un coeur dont la mort seule éteindra le courroux ?

p250

étouffez des regrets que ma fierté dédaigne ;
c' est de mourir vaincu qu' il faut que l' on me plaigne.

ACTE 5 SCENE 7

Catilina, Tullie, Lentulus, Céthégus,
les licteurs.
Catilina, *voyant arriver les conjurés qu' on mène au supplice* .
Voici le dernier coup que me gardoit le sort.
Céthégus, *en passant* .
Adieu, Catilina ; nous allons à la mort.
Catilina.
Amis infortunés, ma main vient de répandre
ce sang que j' aurois dû verser pour vous défendre.

ACTE 5 SCENE 8

Cicéron, Caton, Tullie, Catilina,
les licteurs.
Catilina, *voyant paroître Cicéron et Caton* .
Il ne me restoit plus, pour comble de douleur,
que d' expirer aux yeux de mon lâche vainqueur.
à Cicéron.
approche, plébéien ; viens voir mourir un homme
qui t' a laissé vivant pour la honte de Rome.

p251

à Caton.
et toi, dont la vertu ressemble à la fureur,
au gré de mes desirs tu feras son malheur.
Cruels, qui redoublez l' horreur qui m' environne,

il fait un mouvement pour se lever.
qu' heureusement pour vous la force m' abandonne !
Mais croyez qu' en mourant mon coeur n' est point
changé.
ô César ! Si tu vis, je suis assez vengé.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)